

Après nous

Patrick Fort

À Alain Blottière

À la mémoire de Jean-Jacques Dubroca

« Même sans espoir, la lutte est encore un espoir. »
Romain Rolland (*L'âme enchantée*)

*Nul ne semblait vous voir français de préférence
Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant
Mais à l'heure du couvre-feu des doigts errants
Avaient écrit sous vos photos MORTS POUR LA FRANCE
Et les mornes matins en étaient différents
Tout avait la couleur uniforme du givre*

À la fin février pour vos derniers moments
*Et c'est alors que l'un de vous dit calmement
Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre
Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand.*
Louis Aragon (*Strophes pour se souvenir*)



Celestino Alfonso,
dans les locaux de la préfecture de Police de Paris,
le 20 novembre 1943, quelques heures avant le premier interrogatoire.
© Préfecture de Police. Tous droits réservés.

Tous mes remerciements

pour leur aide, leurs conseils et leurs encouragements à :

Christine MONTIEL, petite-nièce de Celestino Alfonso,
Pascal CARRENO, petit-neveu de Celestino Alfonso,
Jean ESTIVILL, neveu de Celestino Alfonso.
Patrick AMAND
Maylis AUDOUX,
Malik BEN MILOUD
(Archives de la préfecture de Police de Paris),
Thierry BENQUEY,
Christophe BETENFELD,
Alain BLOTTIÈRE,
François CAZORLA, Françoise GICQUEL,
Richard WAGNER (Archives de la préfecture de Police de Paris),
Ricardo CHUECA,
Fabrice COMPAGNE,
Patrice CORBIN,
Didier DAENINCKX,
Magali DUBROCA, Laurence MORILLO,
Sabrina PAGES (Médiathèque du Marsan),
Christian FORT, Maurice FORT,
Xavier AUMAGE, Céline HEYTENS,
Charles RIONDET (Musée national de la Résistance),
Henri KARAYAN,
Beate et Serge KLARSFELD,
Roger MARTIN,
Gautier MERGEY (Fonds Thorez - Mairie d'Ivry-sur-Seine),
Roland NIORT,
Jean ORTIZ,
Yannick PÈNE,
Claude PENNETIER,
Jean-Pierre VITTORI.

Sans eux, ce roman n'existerait pas.

Un merci particulier à Magali pour son infinie
patience, son écoute attentive et ses conseils toujours
judicieux. Elle sait tout ce que je lui dois.

Préface

Et nos frères pourtant...

Celestino Alfonso, dont Patrick Fort retrace la brève existence, est doublement migrant. Né un premier mai, en 1916, dans une Espagne misérable, il suit la route de l'exil, enfant, pour se retrouver au coeur de ces bidonvilles boueux de la périphérie parisienne qu'on n'appelait pas encore la Jungle, mais simplement la Zone. À vingt ans, quand les siens tenteront de renverser le vieil ordre des choses, il franchira de nouveau la frontière pour offrir son courage aux combattants républicains. Vaincu par les fascismes coalisés, il fera partie de l'immense cohorte des réfugiés, des exilés, que la France, toutes Lumières éteintes, concentrera dans les camps de Gurs, Agde, Rivesaltes... Pour lui, ce sera la plage barbelée de Saint-Cyprien dont il parviendra à s'évader pour reprendre la lutte. Membre du Parti communiste français, il est affecté à l'équipe spéciale parisienne des Francs-Tireurs et Partisans/Main d'Oeuvre Immigrée (FTP-MOI), matricule 10 608. Il combat notamment sous les ordres d'un autre migrant, Missak Manouchian. Missak, lui, a vu sa famille décimée par le régime ottoman, en 1915. Confiné dans

les camps de Syrie puis du Liban, il parvient dix ans plus tard à rejoindre Paris où il se destine à la carrière improbable de poète. Travaillant le jour sur les chaînes de Citroën, il passe ses soirées à la Sorbonne et sur les bancs de la bibliothèque Sainte-Geneviève, face au Panthéon, traduit Baudelaire et Verlaine en arménien, fonde trois revues littéraires.

Lors des actions auxquelles il participe, comme l'exécution du docteur Julius Ritter, organisateur nazi de la déportation des travailleurs d'Europe, Celestino Alfonso croise d'autres destinées. Des hommes, des femmes sans feu ni lieu qui mettent toute leur énergie à enrayer l'emprise des colonnes de fer composées d'hommes sans foi ni loi.

Il y a là Olga Bancic, une Bessarabienne (on dirait aujourd'hui Moldave), qui a fui le régime roumain dont elle a connu les prisons, les tortionnaires, et que les bourreaux nazis décapiteront à Stuttgart le 10 mai 1944, considérant qu'une femme ne vaut pas les balles d'un peloton d'exécution. Un Transylvanien aussi, Joseph Boczor qui est parti de Hongrie à pied, en 1937 pour rejoindre les Brigades Internationales en Espagne.

Celestino Alfonso côtoie des Juifs venus de toutes les régions d'Europe où l'antisémitisme meurtrier est devenu la règle. Au premier rang desquels Thomas Elek, brillant étudiant du lycée Louis le Grand qui, à l'âge de 18 ans, parvient à incendier la librairie allemande installée à deux pas de la Sorbonne. Léon Goldberg, un Polonais dont toute la famille a cru trouver l'asile en France et qui est partie en fumée, à Auschwitz, via le camp de Drancy gardé par les gendarmes de l'État français. Des Arméniens aussi comme Mardin Lavitian dont on apprendra bien tard qu'il avait connu les geôles staliniennes dont il s'était échappé pour venir, à pied lui aussi, en passant par l'Inde et l'Iran, combattre à Paris. D'autres migrants encore rejetés par l'Italie fasciste comme Spartaco Fontano dont le prénom le prédestinait à la résistance, ou Rino Della Negra, ouvrier chez Chaussou à Asnières, et qui lançait chaque samedi ses chaussures à crampons pour jouer avec les copains du Red Star.

Pour les désigner, l'Histoire a retenu le nom du placard san-

glant que les nazis ont apposé à 20 000 exemplaires sur les murs de France : l’Affiche rouge. À partir de la lettre ultime de Missak Manouchian à son épouse Mélinée, le poète Louis Aragon a composé une prière laïque que Léo Ferré a transformée en requiem.

On y entend le souvenir mêlé de Missak, d’Olga, de Rino, d’Antonio, de Szlama, de Wolf, de Spartaco...

Avec ce livre, *Après nous*, Patrick Fort nous fait entendre plus nettement les notes composées pour Celestino Alfonso.

Didier Daeninckx

Chapitre 1

Ivry-sur-Seine

17 Novembre 1943

Si j'avais été armé, ces ordures ne m'auraient jamais pris vivant.

Je ne leur aurais pas laissé le plaisir de savourer les minutes de gloire éphémère retirées de mon arrestation.

Une balle, une cible.

Jusqu'à ce que mon chargeur ait craché tout le plomb qu'il avait dans le ventre.

J'ai la réputation d'être un des meilleurs tireurs dans Paris et ils auraient vite compris dans leur chair pour quelles raisons. Ma main n'aurait pas tremblé et j'aurais visé avec précision. Ces crevures, qui étaient venues me cueillir à Ivry-sur-Seine, auraient rejoint leurs frères collabos et leurs copains boches dans ce royaume sans nom que l'on ne réserve qu'aux détritiques de l'humanité. À ceux qui ne méritent même pas de brûler en enfer.

Si j'avais pu me servir de mon fidèle calibre 7.65 mm qui m'accompagne depuis la guerre d'Espagne, ils auraient été stoppés net dans leur élan, un peu surpris par cet accueil inattendu.

Une balle, une cible.

Jusqu'à ce que l'arme brûlante me glisse des doigts.

Certains se seraient affalés sur l'asphalte froid. D'autres auraient essayé en vain de se replier ou de se protéger avant d'être fauchés par les balles qui auraient fouillé leur corps. Les plus chanceux seraient morts tout de suite. Un voile noirâtre aurait obscurci la vue des blessés. Ils auraient manqué d'air avant de tressaillir et d'agoniser en quémendant un regard de compassion dans les yeux des passants indifférents.

Quand tu crèves, tu es toujours seul. Et tu t'écorches les doigts à te raccrocher aux parois rugueuses de la vie avant de plonger dans ce néant qui, même si tu lui résistes, t'aspirera. Alors tu luttas pour ne pas lâcher prise et disparaître, tu tentes tout ton possible, tout en sachant que personne ne te viendra en aide. Oui, quand tu repars d'où tu viens, ce voyage tu l'accomplis toujours en solitaire.

Hélas, aujourd'hui, la Police vichyste ne déplorera pas la moindre perte et aucun de ses sbires ne sera tombé au champ du déshonneur.

J'enrage de n'avoir pu vendre chèrement ma peau et trouer la leur.

Les Brigades spéciales m'ont cueilli sans effort, la fleur au fusil et en fredonnant une chansonnette pour midinettes.

Car, comme d'habitude après chaque mission, par prudence et pour limiter les risques, j'avais remis mon revolver et mes faux papiers à notre agent de liaison pour qu'elle les cache en lieu sûr. Puis, pendant plus d'une heure, j'avais marché sans but dans les rues grises de Paris, trimballant avec moi cette solitude qui, jour après jour, me pesait de plus en plus et dont je ne pouvais me débarrasser, cherchant à me perdre au milieu de la foule craintive qui avançait, tête baissée. Alors, seulement après avoir acquis la certitude de ne pas être filé, j'avais enfin pris le bus pour me rendre à Ivry où j'avais l'intention de retrouver ma famille. En somme, rien que de très banal dans ma vie de clandestin au sein de cette armée de l'ombre à laquelle j'appartenais.

Depuis plusieurs semaines déjà, j'avais l'impression d'être suivi. Nous en avions parlé longuement avec Manouchian et les

autres membres du groupe. Eux aussi partageaient mon avis. Missak avait demandé à la Direction de nous transférer dans la zone Sud pour se mettre au vert, le temps que tout se calme. De nombreux camarades avaient été arrêtés et plusieurs sections démantelées. Les flics se rapprochaient de nous. Mais elle avait opposé un refus : la lutte devait se poursuivre et s'intensifier. Coûte que coûte. Alors nous avons décidé de redoubler de prudence, d'autant plus que nous savions avec certitude qu'une traque impitoyable était lancée après nous.

Ceci me contraignait à me montrer encore plus vigilant lors de mes déplacements quotidiens et, surtout, à limiter les risques pour protéger au maximum les miens. Je ne voulais surtout pas qu'on puisse remonter jusqu'à eux et que je les entraîne avec moi dans cette chute programmée.

Si je devais tomber, ce serait seul.

Pas plus tard que la semaine dernière, en toute fin d'après-midi, j'avais croisé Antonia, ma belle-sœur. J'avais accéléré le pas après avoir jeté un coup d'œil furtif en arrière. Deux types ne me lâchaient pas d'une semelle depuis que j'avais quitté mon travail et, malgré leurs efforts pour se montrer discrets, j'avais compris qu'ils ne se trouvaient pas là par hasard. J'avais beau changer de trottoir, faire demi-tour ou prendre une autre direction pour tenter de les semer, rien n'y changeait. Ils étaient toujours là et le pire était qu'ils ne s'en cachaient pas outre mesure, ce qui en disait long sur leur assurance.

Aussi pour ne pas compromettre Antonia, car ces pourritures notaient tout, scrupuleusement, je ne m'étais pas arrêté. Alors qu'elle se montrait surprise par mon indifférence, j'avais porté mon doigt sur ma bouche en passant devant elle : elle devait se taire et m'ignorer. J'avais réussi à lui dire in extremis avant qu'elle ne m'interpelle : « Ne me parle pas... Je suis suivi... » Et j'avais continué ma route comme si de rien n'était.

J'ai été trahi. J'en suis persuadé. C'est la seule explication que je puisse avancer pour comprendre mon arrestation.

Car seuls quelques-uns étaient au courant de ce trajet quotidien pour aller rendre visite à mes parents.

Où, eux seuls savaient qu'à ces moments-là, je n'étais jamais armé. Et donc plus vulnérable.

Quelqu'un a craché le morceau.

Pour preuve, les policiers étaient sûrs d'eux quand ils m'ont encerclé. Je l'ai compris tout de suite. Certains affichaient même une fière assurance. Satisfaits de ce bon tour qu'ils me jouaient, un large sourire arrogant sur les lèvres et l'œil espiègle. Comme s'ils me connaissaient depuis longtemps et que cette comédie n'avait que trop duré. Il était temps d'y mettre fin pour que tout rentre dans l'ordre. Car le fasciste a horreur du bordel et de l'anarchie. Ça lui fout le tournis quand cela ne l'indispose pas. En me capturant, et bien malgré moi, je leur permettais de se sentir mieux. Je leur rendais presque service et c'est tout juste s'ils ne me remerciaient pas pour ma délicatesse et mon savoir-vivre.

Tout s'est déroulé en quelques minutes. L'opération était réglée comme du papier à musique. Du grand art. Pas d'échauffement ou de round d'observation. Surpris, je n'ai pas pu réagir pour échapper à ce piège qui s'est refermé sur moi. Je n'ai même pas eu le temps de réaliser ce qu'il m'arrivait.

Au ralenti, ils descendent de deux véhicules noirs qui stoppent juste devant moi dans un strident crissement de pneus. Les portières s'ouvrent et se referment aussitôt dans un claquement. Puis ils brandissent leurs revolvers et se précipitent dans ma direction en m'interpellant. J'évalue la situation. Je me retourne pour essayer de me sauver par une rue parallèle mais d'autres arrivent par derrière et se déploient dans l'avenue pour la quadriller. Cerné de toutes parts, je cherche en vain une issue de secours. Le cerveau en feu et le cœur qui s'emballe. Je bouscule le premier flic pour forcer le passage et je décide de tenter le tout pour le tout, en fonçant droit devant moi. Je n'ai plus rien à perdre, la messe est dite depuis longtemps mais, si je parviens à rejoindre le bas de la « Butte à Cochons », qui n'est qu'à une trentaine de mètres, j'ai peut-être une infime chance de les semer dans la montée. Je dois à mes multiples missions d'être mieux entraîné qu'eux. Après chacune de nos actions, pour ne pas être pris, il était vital de quitter les lieux le plus vite possible. Et

j'étais un des plus rapides. Alors, je suis au moins sûr de courir plus vite qu'eux. Mais en m'élançant, ma cheville se tord, je perds l'équilibre, je glisse et m'étale de tout mon long. Des mains m'agrippent pour me relever, des bras me ceignent et je comprends que je ne m'en sortirai pas. Je me débats en vain. Ils me plaquent contre un mur et je sens leur souffle sur ma nuque :

« Tu es foutu, Alfonso. Suis-nous gentiment, sans faire d'histoires, et ne nous oblige pas à sortir les grands moyens ! », me murmure l'un d'entre eux en appuyant le canon froid de son revolver dans mon dos.

Intrigués par ce remue-ménage, quelques passants se sont regroupés sur ce coin de trottoir. Ils observent sans un mot la scène qui se déroule devant eux. Je reconnais certains membres de ma famille qui, alertés par le bruit, se sont approchés discrètement. Mes activités politiques ont toujours été connues car elles dataient d'avant la guerre. Mon engagement n'a jamais été un secret, mais je l'avais mis en sourdine depuis que les boches, bien épaulés par les Français, avaient instauré ce régime de terreur et de suspicion. Faire le dos rond et rester discret pour ne pas éveiller l'attention permettaient au moins de limiter les risques. Pourtant, et j'en suis certain, personne ne s'est jamais douté de mon implication dans les F.T.P.-M.O.I., et n'a jamais eu vent de ma participation active à la lutte armée. Du moins dans mon entourage proche.

Mes sœurs, Angeles et Marinette, cherchent mon regard pour essayer de comprendre. Elles partaient prendre le métro pour rejoindre la rue Mouffetard et son « marché noir du pauvre ». Chaque semaine, elles vont y vendre à la sauvette des citrons, des pommes de terre et des harengs saurs.

Antonia, qui les accompagne à chaque fois, a laissé tomber son panier et son contenu s'est renversé sur le sol. Elle pleure doucement : elle a compris. Mes nièces, « Yeyette » et Jeanine, se tiennent sagement derrière leurs mères dont elles ont enserré la taille. Par chance, mes parents ne sont pas là. Voir leur fils arrêté comme un dangereux criminel, c'est toujours ça qui leur sera épargné.

Je lis le désarroi sur le visage de mon neveu Pierre et cela me transperce le cœur. Mon frère Melanio, son père, est prisonnier de guerre en Allemagne. Je l'ai remplacé depuis plus de trois ans et il va, moi aussi, me perdre. Je fronce les sourcils pour qu'il comprenne qu'il ne doit pas avancer vers moi et ne surtout pas montrer qu'il me connaît. Car ces fumiers pourraient l'embarquer. Même si ce n'est qu'un gosse, ils n'auraient aucun état d'âme. Femmes, enfants, vieillards, pour eux nous ne sommes que de la vermine.

Gloria, ma belle-sœur, a saisi les risques et le retient avec fermeté en lui serrant le poignet. La bouche grande ouverte et les yeux exorbités, les mots s'étranglent dans sa gorge. Pierre essaie de comprendre. Qui sont ces hommes et que veulent-ils à son oncle Celestino ?

Je sais qu'ils garderont ancré en eux à jamais ce souvenir. Cette dernière image de moi les accompagnera peut-être pour le restant de leurs jours. J'aurais tant aimé leur dire une fois encore combien je les aimais. Qui les protégera ? Qui prendra soin d'eux désormais ?

Si j'avais été armé, ils ne m'auraient jamais passé les menottes, poussé dans une Traction avant et embarqué pour me cuisiner dans leurs officines sordides. Je ne leur aurais pas donné l'occasion de m'humilier devant les miens.

« Prefiero morir de pie que vivir siempre arrodillado ! »

Une cible, une balle et la dernière pour moi.

Chapitre 2

Nous démarrons en trombe et roulons pendant quelques kilomètres à une vitesse soutenue pour distancer d'éventuels poursuivants. Puis le chauffeur ralentit en abordant les grands boulevards parisiens.

Dans ce véhicule qui me conduit je ne sais où, à travers la vitre teintée, je scrute ce monde qui, indifférent à mon malheur, continuera à vivre sans moi. Le cours ordinaire des choses et la normalité reprennent toujours le dessus. La tragédie d'un homme n'est jamais rien de plus qu'une broutille insignifiante.

Je dessine les contours de souvenirs rassurants en emportant avec moi les bribes d'un présent que je ne reverrai plus jamais.

J'ai envie de me saouler de détails anodins pour me rassurer, ne pas rompre complètement avec cette vie quotidienne dont je vais être coupé. Et pour repousser cette peur suintante qui se libère par tous les pores de ma peau et me colle au corps.

Je dérobe le regard fatigué d'une jolie passante qui remonte le col de son manteau pour se protéger du froid. Saura-t-elle un jour que, si j'ai combattu, c'était aussi pour elle ?

Je m'attarde à observer un tapis de feuilles mortes dispersées par le vent. Elles le défient avec fierté, lui résistent en voletant puis, vaincues et résignées, finissent par se déposer sur les trottoirs.

Une lumière blafarde semble protéger la Seine comme pour repousser les nuages sombres qui s'amoncellent déjà au-dessus d'elle. Il ne va pas tarder à pleuvoir.

Nous croisons un vieillard assis sur un banc. Il sourit tristement et tend la main à des pigeons faméliques auxquels il n'a plus la moindre miette de pain à offrir.

Les policiers discutent entre eux à bâtons rompus mais je ne veux pas les écouter. Je vide les mots de leur substance. Ils n'ont plus la moindre signification pour moi. Je ne veux pas les comprendre. Comme si je m'efforçais de me persuader que je n'étais pas concerné par ce qui m'arrive. Le chauffeur rit aux éclats et m'observe avec insistance dans le rétroviseur. Son collègue assis côté passager se retourne et me lance un sourire sarcastique. Je détourne le regard. Les hommes assis à mes côtés échangent entre eux un sourire entendu. Je les ignore. À plusieurs ils fanfaronnent. Mais, quand le soir, chacun d'entre eux se retrouve seul, ils redeviennent des minables. Qu'ils profitent encore de leur dérisoire supériorité tant qu'ils le peuvent. Bientôt, leur tour viendra.

Dans quelques minutes, à l'instant même où je sortirai de cette voiture, la lutte va reprendre. Plus brutale et plus inhumaine. Armé de mon seul courage pour affronter mes tortionnaires, combien de temps tiendrai-je le coup ? Alors, je profite de ce répit de courte durée pour repousser cette angoisse qui me tord les boyaux, ces doutes et ces questions sans réponse. Où sont ma femme et mon fils ; mes parents, mes sœurs et mon neveu ? Et les autres membres du groupe ? Suis-je le seul à être tombé ?

Je vais devoir trouver en moi la force de me battre et de me taire. Devenir amnésique pour repousser cet inévitable qui m'attend. J'ai peur et je ressens une douleur atroce. Je voudrais être déjà mort car je sais ce qui m'est réservé.

Le véhicule arrive à destination, se gare dans la cour, et je reconnais les bâtiments gris de la préfecture de Police. Une pluie verglacée s'est mise à tomber et rend le sol dangereux. Je manque de dérapier en descendant.

« À peine arrivé, ce serait dommage de te blesser », me

balance, ironique, un policier qui me rattrape de justesse.

« Tu as raison », lui répond celui qui semble commander le groupe. Les flics lui donnent du « monsieur le commissaire » chaque fois qu'ils s'adressent à lui. « Nous, mon ami », poursuit-il sur un ton de maquignon en me lançant un clin d'œil, « la marchandise, nous mettons toujours un point d'honneur à la livrer intacte. Après ce n'est plus notre problème. »

C'en est trop. Je me débats et lui crache au visage. Je regrette aussitôt de n'avoir pu me contrôler. Les traits déformés par la colère, ce dernier se recule pour prendre son élan et me balance un coup de poing dans le ventre. Je me relève en grimaçant et je serre les dents.

« Ici, sale rouge, on va t'apprendre le respect et les bonnes manières ! », s'exclame-t-il en prenant à témoin ses collègues qui acquiescent en me détaillant d'un air goguenard.

Il regarde sa montre, visiblement préoccupé :

« Putain. Déjà ! Nous sommes à la bourre ! Allez les gars ! On se bouge un peu. On ne va pas y passer la journée. Nous avons d'autres colis à récupérer ! »

Nous parcourons au pas de course une centaine de mètres. Nous sommes arrivés au but. Pour moi, c'est le début de la fin.

L'un des flics martèle à une porte massive qu'un brigadier, l'air endormi, l'uniforme froissé et le képi de travers, finit par ouvrir. Il nous dévisage, comprend à qui il a affaire et se plaque contre le mur pour nous laisser entrer.

Mes anges gardiens connaissent le chemin et nous empruntons un escalier. Les marches couinent à chacun de nos pas. J'avance lentement. Je prends mon temps. Si seulement je pouvais l'arrêter...

Les battements de mon cœur font un boucan du tonnerre.

« Dépêche-toi ! », m'ordonne-t-on d'un air agacé.

Je réponds en ricanant : « Vous savez, je ne suis pas vraiment pressé ».

Le commissaire se retourne et pointe sur moi un index menaçant :

« Le métèque... un conseil d'ami : si j'étais toi, je garderais

ma salive et j'arrêterais de faire le mariol. Mais ne t'inquiète pas, tu vas vite comprendre tout seul... »

Je hausse les épaules, le fixe intensément et, pour le défier, je lui lance : « Que la fête commence alors ! ».

Chapitre 3

Préfecture de Police.
Bureau 503 des inspecteurs
des Brigades spéciales.
Le 20 novembre 1943.

D'abord deux tables que l'on rapproche pour les juxtaposer, dans le sens de la longueur, après les avoir débarrassées des dossiers et effets personnels qui traînaient dessus. Les bureaux et chaises à proximité sont poussés pour libérer le passage, faciliter les mouvements et ne pas gêner, je l'ai compris, l'interrogatoire qui se prépare.

Puis les grandes fenêtres que l'on referme brutalement et qui gémissent un peu par manque d'huile dans les huisseries rouillées.

Et ces phrases lancées par un des inspecteurs à ses collègues, alors qu'il franchit la porte, oui, ces mots prononcés comme s'ils étaient anodins et qui s'enfoncent dans votre crâne jusqu'à devenir plus douloureux que la brûlure d'un mégot incandescent sur votre peau :

« Ne l'abîmez pas trop, il vient juste de passer à l'anthropométrie ! On vient de lui tirer le portrait alors il faudrait quand même qu'on puisse le reconnaître... »

La vaste pièce dans laquelle ils m'ont conduit sent la sueur, le tabac et la peur. Sur le sol, je distingue des traces de sang qu'à grand renfort d'eau on n'est pas parvenu à effacer. Autour d'elles, les lames de parquet ont blanchi à force d'être frottées mais les taches noirâtres demeurent comme une persistance à témoigner. Combien sont déjà passés avant moi et combien me succéderont ? Ici, cela doit toujours tourner à plein régime. Pas de temps mort. Traquer, torturer, détruire.

Pieds et mains liés, je reste là, debout, à scruter ces hommes en bras de chemise qui, indifférents et fatigués, feignent de m'avoir oublié. Ils discutent entre eux, de tout et de rien. Ils me jettent à la dérobée des coups d'œil appuyés pour jauger leur future proie.

J'ai devant moi la preuve qu'ils nous filent depuis longtemps. Derrière eux, bien en évidence, s'affiche un plan de Paris qui recouvre un pan entier de mur. On y a greffé des photos, des notes de service et un organigramme qui ressemble à un aiguillage géant : des noms, des traits qui s'entrecroisent et partent dans tous les sens. Notre réseau est tombé et mon arrestation n'en est qu'une parmi d'autres. Je déchiffre quelques noms écrits en lettres majuscules : Estain, Manouchian, Rayman, Elek, Boczor, Stanzani.

Près d'une des fenêtres qui donnent sur la cour, je remarque une secrétaire. Elle tape un rapport sur sa machine à écrire. Teint diaphane et peau délicate, les cheveux blonds tirés en arrière et attachés en chignon, elle fixe les mots qui s'affichent sur la feuille avec application.

J'essaie de contenir le tremblement de mes mains pour dissimuler mon angoisse. Après mon arrestation, ils m'ont laissé mijoter dans la salle des détenus pendant deux jours. C'est une technique classique utilisée pour nous éprouver. Car, quand tu as la trouille, ton imagination gambade dans tous les sens et tout devient vite insupportable.

Pour affaiblir notre volonté et user nos nerfs jusqu'à la corde, la lumière est restée allumée jour et nuit. Ils ont poussé le chauffage au maximum pour que l'air devienne suffocant.

Et au matin, sans avoir même pris la peine de nous donner à boire, les uns après les autres, ils sont venus nous chercher. Dans cette pièce aux fenêtres recouvertes d'un papier bleu et opaque, j'attendais mon tour. Nous étions une vingtaine, entassés sur des bancs. Certains, déjà soumis à la question, gisaient à même le sol, le corps bleui par les coups. Ils gémissaient et, dans leur regard, nous lisions l'angoisse, la résignation ou la détermination. Un concentré d'humanité dans ce qu'elle a de plus laid et de plus beau.

En guise de lecture, pour nous éduquer, une employée des Brigades spéciales avait collé des affiches de propagande pour célébrer la nouvelle France du bon vieux Maréchal, dénoncer les juifs et les bolcheviks qui gangrèment la Patrie. L'air avait des relents de désespérance. La tension nerveuse éprouvait les esprits et les corps. Personne ne s'adressait la parole. Nous ne devons pas montrer que nous nous connaissions car parmi nous se cachait sûrement un de leurs mouchards. Nous savions aussi que le pire avait débuté et nous réfléchissions à ce que nous pourrions leur lâcher comme renseignements ou mensonges. Histoire de gagner du temps, de reprendre des forces et d'éviter quelques coups. Nous nous étions préparés depuis longtemps à cette probabilité, mais pour autant nous ignorions encore comment nous réagirions sous la torture.

S'ils nous arrêtaient, nous avions la consigne de tenir au moins quarante-huit heures. Pour prévenir tous les combattants, trouver d'autres planques, réorganiser les détachements. Et surtout limiter les dégâts.

Ils ont relâché mes parents, ma femme et mon beau-frère assez rapidement. Ils sont restés ici quelques heures. Ils les avaient embarqués juste après mon arrestation. J'avais tenté de les rassurer comme je le pouvais. Ce n'était qu'un malentendu. Tout au plus un simple contrôle de routine. Tout serait dissipé assez vite. Quand ils sont partis, j'ai ressenti un grand soulagement. Ils n'avaient rien contre eux ou alors était-ce encore l'une de leurs ruses pour que je passe aux aveux. Ils les détiennent peut-être dans un endroit secret et, si je ne collabore pas, ils les avance-

ront comme des pions minuscules sur un échiquier géant. Pour que je craque. Me laisser espérer d'abord pour mieux m'anéantir ensuite.

La souffrance physique, on s'y habitue. Mais le chantage et les menaces exercés sur vos proches, pour vous culpabiliser et vous amener au point de rupture, sont plus difficiles à supporter. La carapace se fissure, les masques tombent, certains déballent tout et nul ne peut leur en vouloir pour ça. De toute façon, presque tout le monde parle. Nous ne sommes pas des surhommes. Ces pourritures de flics ont des techniques efficaces et bien rodées. Depuis le début de la guerre, ils ont eu le loisir de s'entraîner et de peaufiner tout ça.

Dix minutes passent et je reste toujours là, seul, au milieu de la pièce. Ils me laissent mariner pour m'éprouver un peu plus. Classique. Je déglutis avec difficulté et j'ai les mains moites. Qu'ils se mettent au travail une fois pour toutes et qu'on en finisse.

Un inspecteur se lève enfin et s'approche de moi, sûr de son affaire. Ce doit être le plus gradé. Seul à seul, je lui aurais déjà fait bouffer sa suffisance. Je lui donne un nom : « Chef-de-meute ». De taille moyenne et assez trapu, imperturbable, il me détaille en plantant sur moi ces petits yeux de fouine. Je soutiens son regard sans broncher. Et puis, sans que je ne m'y attende, il me gifle à la volée. À deux reprises.

« Je cause à qui là ? À Louis Peres ou à Fernando Mantes ? Parce que je m'y perds un peu avec tous ces noms différents qu'on a trouvés sur tes faux-papiers... »

Je feins la surprise.

« Nous prends pas pour des cons ! On sait que tu t'appelles Celestino Alfonso. On te file depuis longtemps. Jour et nuit. On t'a logé le 17 août, pour être précis. Tu crèches au numéro 16, rue de Tolbiac, dans le 13e. Et tes parents à Ivry, au numéro 9 de la rue Ledru-Rollin. On vit avec toi depuis de longs mois. Tu ne le savais pas mais on était là. Rien ne nous a échappé. Tes moindres gestes et habitudes ont été passés au peigne fin. On connaît tous tes petits secrets. Tu sais, nous, on est conscien-

cieux dans notre boulot. On mérite notre salaire et nos primes. Tu as une jolie femme et un beau gamin. Je m'en voudrais s'il leur arrivait quelque chose. Tu t'es foutu dans la merde tout seul l'espingouin ! Alors, si tu veux avoir une chance de t'en sortir, si tu ne veux pas qu'on t'amène chez les boches qui seront eux, crois-moi, moins gentils que nous, je te conseille de te mettre à table tout de suite. Tu nous balances tout ce que tu sais, tu réponds à toutes nos questions, tu coopères et nous serons copains comme cochons en foire. Tu mets de la bonne volonté et nous saurons être généreux avec ta petite famille... personne n'en saura rien... ça restera entre nous. Rien ne sortira de ce bureau. Sois tranquille... »

Je me réfugie dans le silence. Les cadres du parti nous ont appris que le mieux était de ne rien dire. Ils essaient de m'intimider. Surtout ne pas entrer dans leur jeu. Tant que je le peux.

Endurer. Supporter l'insupportable. Résister. Encore et encore. Chaque jour gagné sera une victoire supplémentaire contre les fascistes.

Un autre inspecteur nous a rejoints. Plus âgé, le visage buriné, il a l'air de quelqu'un qui aimerait être ailleurs. Son costume est fripé et ses godasses usées. Il se place derrière moi et m'agrippe par le col de ma veste. Puis il me balance contre le mur, me soulève pour me jeter à nouveau par terre. Il agit par habitude et accomplit sa tâche avec lassitude. Il met sa paluche devant la bouche pour contenir un bâillement tandis que, plié en deux, je me tords de douleur.

Un troisième homme bondit de sa chaise. Jusqu'à présent, il avait assisté à l'interrogatoire en tant que simple spectateur. Ils se répartissent les rôles. Leur numéro est bien rodé. Il me repousse alors que j'essaie de me remettre debout, me piétine les doigts en écrasant le talon de sa chaussure sur ma main. Je croise son regard bleu, déterminé, et des frissons me parcourent l'échine. Je n'ai droit à aucun répit.

« Tes rendez-vous ? Avec qui tu étais ? Qui tu voyais ? À quels attentats as-tu participé ? Qui vous donnait les armes ? Qui vous renseignait ? »

Je fais mine de ne pas saisir. Ils se trompent de personne, ils me prennent pour quelqu'un d'autre. J'ignore ce dont ils m'accusent. Je ne comprends pas pour quelles raisons j'ai été arrêté entre mon domicile, dans le 13e arrondissement et Ivry-sur-Seine, où vivent mes parents. Je suis un simple travailleur et je ne me mêle pas de politique. Ils ont dû se renseigner sur moi et comme je suis déjà fiché, je sais que cet argument ne tient pas la route. Presque de la provocation de ma part.

Nouveau déferlement de violence : torgnoles, bras que l'on tord, os qui se fissurent, articulations qui craquent, coups de pied dans les côtes, rythmés par des hurlements, des ahanements et des mugissements de rage et de bête sauvage aux abois. Je me protège comme je peux en plaçant mes avant-bras devant mon visage.

Ils s'arrêtent quelques minutes pour reprendre leur souffle. Cognér fatigue, surtout quand on met du cœur à l'ouvrage.

La pause est de courte durée.

Regard-bleu s'agenouille et me tire par les cheveux pour me forcer à relever la tête. Il vient d'allumer une cigarette qu'il passe lentement devant mes yeux. Puis il l'approche, avec délicatesse, jusqu'à cramer mes cils. Une odeur de poulet brûlé. Je ferme les paupières et serre les dents.

« T'es un coriace, toi. Mais tu sais, avec nous, tout le monde finit par cracher le morceau. Si tu ne parles pas aujourd'hui, ce sera plus tard ou demain ou après-demain. Fais-nous confiance. Nous avons le temps. Tout notre temps. Nous recommencerons. Encore et encore. Jusqu'à ce que tu craques. Tu tiens bon maintenant. Mais es-tu sûr que dans quelques heures tu ne nous supplieras pas d'arrêter ? »

Ses deux collègues me remettent debout. Une gifle sur les oreilles pour me motiver.

« Fous-toi à poil le coco ! On va passer aux choses sérieuses maintenant. C'était juste un tour de chauffe. »

Ils me déshabillent de force. Le passage à tabac m'a sonné et, peu à peu, engourdi, je reprends difficilement mes esprits. Pour me donner du courage, je les imagine, collés contre un poteau, devant un peloton d'exécution. Après la guerre. Ils y auront

droit. Nous serons vengés. Ils ne méritent rien d'autre. Même pas le coup de grâce.

J'essaie également de ne pas penser à cette humiliation qu'il m'inflige en m'obligeant à me tenir nu devant eux.

Immobile, la secrétaire est restée à son bureau pour consigner sur sa machine à écrire l'interrogatoire. Elle attend ces mots qu'ils espèrent m'extirper. Elle détourne la tête, un peu gênée. Ou alors est-ce simplement du dégoût pour ce « sale communo-terroriste ». Elle jette un coup d'œil à sa montre et soupire. Elle sort un petit miroir de son sac à main et se pomponne. À cause de moi, elle va peut-être louper un rendez-vous galant. Un amoureux l'attend quelque part et elle sera en retard.

Les trois inspecteurs reviennent à la charge. D'abord ils tournent autour de moi, ils me flairent pour sentir cette odeur particulière que seule la peur génère. Et tout recommence :

« Tes rendez-vous ? Avec qui tu étais ? Qui tu voyais ? À quels attentats as-tu participé ? Qui vous donnait les armes ? Qui vous renseignait ? Tu vas parler, sale fils de pute ! Habla, cabron ! »

Je m'essuie la bouche du revers de la main. J'ai les lèvres tuméfiées. Ma salive a un goût de sang. La cage thoracique en feu, j'expire lentement. Je me persuade que je ne ressens rien. Je n'ai pas mal. Je suis ailleurs. Ce n'est qu'un cauchemar. Tout va s'arrêter.

Nouvelle volée de coups. Plus supportable cette fois. Ou alors est-ce mon corps qui s'habitue déjà à la douleur. Ou parce que c'est le vieux qui a pris le relais et qu'il frappe moins fort.

Ils me désignent la table.

« Va t'allonger là-bas. Sur le ventre et les bras en croix ! »

Je parviens difficilement à me traîner jusqu'à l'endroit qu'ils m'indiquent. J'ai du mal à marcher. Regard-bleu m'aide à m'installer et, je ne sais pas pourquoi, je lâche un « merci ».

Ils se mettent à rire :

« T'es un comique toi. On va voir si ton sens de l'humour sera encore là quand on t'aura écrasé les bijoux de famille ! C'est le commissaire David qui y tient personnellement. Une faveur qu'il réserve aux bâtards de ton espèce. À ces merdes humaines

qui ont rejoint les Brigades internationales pendant la guerre d'Espagne. Comme toi. N'oublie pas, Alfonso : ta vie n'a aucun secret pour nous. On sait que tu y étais. Alors, depuis qu'il a appris qu'il était le prochain sur la liste, vu que vous aviez l'intention de le descendre, notre patron, il est devenu très généreux avec les cocos qui veulent sa peau. Il ne faut pas lui en vouloir s'il est un peu rancunier. Il a de bonnes raisons de l'être. »

Ils reculent une des deux tables de façon à laisser un petit espace entre chacune d'elles. Le vieil inspecteur me retient en passant sa main sous mon aisselle pour que je ne tombe pas sur le côté. J'essaie de me débattre mais l'on me tient fermement. Chef-de-meute manœuvre délicatement pour me coincer les parties sexuelles. Puis d'un coup sec, il avance la table.

Je hurle pendant d'interminables minutes, les larmes aux yeux, le regard strié de souffrance. Je les insulte pour décharger ma rage et me débarrasser de cette peur qui me bouffe les tripes. Jusqu'où iront-ils ? Ils doivent bien avoir des limites !

« Tu vas parler, sale ordure de terroriste ! Nous, les Rouges comme toi, on les crève à petit feu ! Tu peux implorer tes Lénine et Staline, ils ne peuvent plus rien pour toi. Ici, t'es tout seul. Aucun de tes camarades ne te viendra en aide. »

Je continue à les traiter de tous les noms de la terre pour couvrir le son de leurs voix.

Je profite d'un court instant de répit pour lever la main. Je n'en peux plus, je veux parler.

« Enfin, tu es raisonnable », lâche le plus vieux. « Vas-y. On t'écoute », poursuit-il en demandant aux autres de l'aider à me remettre sur pied.

Je m'éclaircis la gorge et articule, en détachant bien chacune des syllabes :

« Messieurs, s'il vous plaît, vous pourriez m'offrir une cigarette ? »

Alors à tour de rôle, furieux, ils me cognent méthodiquement à coups de nerf de bœuf, sur le dos, les reins, les fesses, les mollets. Toutes les cinq minutes, ils me reposent les mêmes questions. La secrétaire s'est levée et nous a rejoints. Elle se mêle

à la fête pour les invectiver et m'insulter. Combien de temps cela va-t-il durer ? Regard-bleu s'assoit sur mes cuisses et relève mes jambes en l'air pendant que Chef-de-meute s'acharne sur la plante des pieds. Pendant de longues minutes, il frappe avec une matraque qu'il a sortie du tiroir d'un bureau.

Puis je m'évanouis.

Un verre d'eau sur le visage pour que je reprenne mes esprits et une paire de gifles pour me ramener dans ce réel sordide. Ils m'installent de force sur une chaise. Le plus vieux, intrigué, me dévisage. Un peu surpris par ma résistance. Comme si je l'avais diverti alors qu'il s'ennuyait. Les deux autres fument lentement, le mépris et la hargne dans le regard. Chef-de-meute s'essaie à faire des ronds. Leurs visages sont écarlates et la sueur perle de leur front. Ils ont l'air fatigué. La secrétaire a regagné sa place.

La porte s'ouvre. Un homme que je n'ai encore jamais vu s'adresse à mes tortionnaires. Un de leurs supérieurs sûrement.

« Allez-y mollo quand même. Ne le massacrez pas tout de suite. Rhabilitez-le et ramenez-le avec les autres. Quand ils vont voir l'état dans lequel vous l'avez mis, les langues de certains se délieront peut-être. Ne l'attachez pas. Il ne va pas aller bien loin de toute façon. Vous continuerez le travail demain. Vos collègues vont prendre le relais pour continuer les interrogatoires avec les autres chiens galeux. Rentrez chez vous rejoindre vos femmes et vos gosses. Savourez les petits plats que l'on vous aura mitonnés avec amour. Reposez-vous. Vous l'avez bien mérité. Soyez en forme pour les jours à venir. On a du pain sur la planche. Ces métèques sont coriaces et n'ouvriront pas la bouche facilement. »

« Lève-toi », m'ordonne-t-on. Le moindre mouvement me coûte. Le plus âgé m'aide à remettre mes vêtements. Ses collègues se sont désintéressés de moi comme si je n'existais plus. Pour eux, une banale journée de boulot qui s'achève.

On me reconduit dans la salle. Dans le couloir, nous passons devant un brancard posé à même le sol. Un homme que je ne reconnais pas y est allongé. La chemise déchirée, le visage enflé, il murmure des mots incompréhensibles.

Deux gardiens de la paix montent la garde devant la pièce où

nous sommes détenus depuis trois jours. Quand je passe à côté d'eux, l'un me dévisage avec tristesse. Il me serre discrètement la main, en jetant des coups d'œil à la dérobée vers son collègue qui papote avec mon « ange gardien ».

Et dans un murmure, je l'entends distinctement me souffler : « Courage mon ami... »

Quand le vieil inspecteur referme la porte derrière moi, je distingue dans ses yeux fatigués comme du soulagement. Ou peut-être est-ce simplement la satisfaction d'en avoir terminé pour aujourd'hui. Une bonne nuit de sommeil et demain, il sera de nouveau d'attaque. Frais comme un gardon, prêt à nouveau à bouffer du « terroriste ».

Chapitre 4

Je me déplace avec grande difficulté et parviens à gagner tant bien que mal le banc au fond de la salle. On se pousse pour me laisser une place. Ils m'ont sacrément amoché et je ne dois pas avoir fière allure. J'essaie de ne pas grimacer. Je n'ai pas l'intention d'effrayer mes camarades et je veux rester digne. Au moment de m'asseoir, je hausse les épaules et leur adresse un sourire confiant, du style : « Ce n'est pas si terrible que ça après tout ». Je parviens à m'appuyer contre le mur, étouffe un cri et baisse la tête pour leur dissimuler mon visage tuméfié.

Je déglutis avec peine. Je passe ma langue sur mes dents pour vérifier que je n'en ai aucune de cassée. Peine perdue. Ma mâchoire me lance et ma salive a un goût de cendre. Je me masse le haut du crâne pour soulager ces bourdonnements qui me martèlent les tempes. J'ai le dos en charpie et la plante des pieds me brûle comme si j'avais piétiné des charbons ardents. L'air est vicié, étouffant de désarroi, et je respire avec le plus grand mal.

Dans la pièce, une odeur tenace d'urine et d'excréments.

Je scrute les physionomies crispées et attentistes de ceux avec lesquels je suis enfermé. La plupart ont le corps noirci de coups, les chemises en lambeaux, les linges ensanglantés col-

lés sur la peau. Je remarque que nous sommes moins nombreux qu'à mon arrivée. Une douzaine.

Toutes les demi-heures, la porte s'ouvre. Nous sursautons à chaque fois. Chacun de nous se demande qui sera le suivant à repartir vers l'enfer. Le ballet incessant de ces allers-retours sordides se prolonge sans discontinuer et sans interruption.

Qu'ils prennent leur temps pour venir me chercher... Cette attente distille dans nos veines un poison finement dosé qui nous affaiblit sans nous exténuer. Il exacerbe nos sens. Et nous sommes à l'affût du moindre bruit, soupir ou cri qui nous crève les tympanes.

Toujours le même cirque. Les inspecteurs ou les gardiens de la paix nous passent d'abord en revue, laissent planer le doute quant à celui qu'ils vont appeler. Puis ils daignent enfin désigner l'un d'entre nous en crachant son nom.

Et certains ne reviennent pas. Sans qu'il nous soit possible d'en connaître les raisons. Fusillé, déporté ou remis en liberté. Alors nous remplissons le vide pour combler nos incertitudes et nos interrogations.

Certains sont résignés : leur sort est déjà scellé. D'autres espèrent : ils seront relâchés quand on découvrira qu'aucune charge ne pourra être retenue contre eux. Moi, je songe à ma famille, à mes parents, à ma femme, à mon fils, à mes sœurs, à mon frère, à mon neveu, à mes nièces... Tout est déjà écrit et je ne les reverrai jamais. J'essaie de contenir cette angoisse, je l'emprisonne au fond de la gorge au point de m'en étouffer. Je me rassure comme je peux.

Je tourne la tête et découvre Manouchian. Imperturbable, le dos voûté, il se tient immobile face à la fenêtre. Il donne l'impression que rien ne peut l'atteindre, que ce qui se déroule ici ne le concerne pas. Comme pour nous encourager à l'imiter pour supporter les coups et les menaces. Par instant, il se retourne et nous passe en revue avec un sourire triste. La barbe hirsute, enchaîné aux poignets et aux chevilles, démoli par les interrogatoires, il se force à rester debout chaque fois qu'ils le ramènent.

Il continue à imposer ce respect naturel que je lui ai constamment connu.

De cet homme de taille moyenne, à la musculature puissante, se dégage une force incroyable. Quand il dirigeait les F.T.P.-M.O.I., il n'avait jamais eu à lever la voix pour être obéi. Des types comme lui et Boczor sont des dirigeants extraordinaires. Nous savons qu'ils ne leur donneront même par leurs noms. Les inspecteurs sont toujours venus à plusieurs pour le conduire à l'interrogatoire. Ils se méfient de lui parce qu'il en impose et qu'ils en ont peur.

Certains camarades fixent le sol. Comme s'il allait se dérober sous leurs pieds pour leur permettre de fuir cet enfer. Quelques-uns ferment les yeux pour essayer de dormir, oublier la lourdeur du présent et puiser en eux-mêmes la force de résister, de ne pas parler. Encore une heure ou un jour de plus.

Je n'ai jamais eu pour habitude de me lamenter sur mon propre sort. C'est un acte de faiblesse qui ne mène à rien. Plutôt que de m'apitoyer vainement sur ce qui m'arrive, je préfère m'occuper des autres, leur remonter le moral, les reconforter et les encourager. Cela m'a toujours aidé à supporter les pires moments. Même si les bénéfices n'en sont que temporaires, pendant ces minutes précieuses, aussi brèves soient-elles, je défie le malheur, je l'affronte et je lui adresse un bras d'honneur pour lui prouver que je refuse de me soumettre à lui.

Alors ici, dans cette pièce coupée du monde, pendant une heure, à voix basse, je parle à chacun de mes camarades et les encourage. Tenir, ne pas baisser les bras, s'accrocher, ne rien lâcher ou bien leur dire ce qu'ils savent déjà. Nous valons plus qu'eux et ils ne nous auront pas. Rester soudés, endurer ensemble cette épreuve, penser aux « autres ».

Je m'approche d'un jeune. Il n'a pas dix-huit ans. Ils ne l'ont pas encore interrogé. Il pleure en silence. Je lui pose une main ferme sur l'épaule. Je lui demande de relever la tête.

- Pourquoi es-tu là ?

- On m'accuse d'activités antihitlériennes. Mais je n'ai rien fait, murmure-t-il soudain un peu soupçonneux et sur la défensive.

On a dû lui conseiller de se méfier des mouchards et il aura retenu la leçon. J'essaie de le rassurer.

« Tu ne risques rien. Nous sommes du même côté. Sauf que pour moi, c'est terminé. Toi, ils ne te garderont pas. Ils n'ont pas de temps à perdre avec des bricoles. »

Manouchian est en train de nous observer. Il avance dans notre direction. À chacun de ses pas, il déploie une énergie incroyable pour lutter contre la douleur. Le gosse sursaute et, inquiet, le dévisage, intrigué par ce type qui s'approche. Missak pose ses yeux sombres et lumineux sur le gamin :

« Toi tu vas t'en sortir. Ils n'ont rien contre toi. Faut être courageux. Tu as tout l'avenir devant toi. Ils te relâcheront bientôt. Moi, je suis foutu. Ils vont me fusiller. Je regrette juste de ne pas avoir lutté davantage... Alors quand tu seras dehors, tu devras continuer pour rendre ce monde moins injuste... » Il montre ceux qui sont dans la salle et ajoute : « Pour eux. Mais aussi pour toi. »

Puis Missak regagne la fenêtre et s'enferme dans le silence.

Ces mots – « pour eux » – font affluer en moi une multitude de souvenirs. Ils déferlent sans discontinuer et remplissent cette pièce. Devant moi défilent celles et ceux aux côtés desquels j'ai combattu.

Je ne suis plus seul. Ils sont là pour me soutenir dans cette épreuve. José et Conrado Miret-Musté se relaient pour me répéter inlassablement que notre propre mort n'est rien. Buitrago me serine que je suis courageux et qu'il ne doute pas de moi : « Celestino, notre combat est collectif. Nous ne sommes rien les uns sans les autres. »

Emiliano Fernandez, Domingos Teixero, Sandalio Puerto, Jorge Perez-Troya, Reina, Arias, l'Américain, Maria Llena, Teresa Garcia, Joseph Hidalgo, mes frères et sœurs dans le détachement espagnol de la MOI, les gamins des bataillons de la jeunesse, le poing levé, entonnent L'Internationale et l'Himno de Riego.

Et je comprends que les souvenirs ne s'effacent jamais, que les idées des hommes et des femmes qui les ont défen-

dues subsistent pour toujours.

Deux gardiens de la paix, que nous n'avons pas encore vus, ouvrent la porte et avancent prudemment vers nous. Dans leurs uniformes impeccables, ils dénotent un peu et je leur trouve un air presque grotesque. L'un d'eux se gratte le bras et fronce les sourcils, visiblement mal à l'aise devant ce spectacle éprouvant. Nous aussi nous aimerions être ailleurs. Son collègue me désigne en pointant vers moi un index faussement menaçant. Il joue son rôle de méchant mais devra gagner en crédibilité s'il veut rester en haut de l'affiche.

« Alfonso ! Debout ! Dépêche-toi ! Les inspecteurs t'attendent. »

Pour me donner du courage pendant que je me redresse, je leur réponds avec malice :

« Merci messieurs. Je suis à vous. Je m'inquiétais et croyais que vous m'aviez peut-être oublié... ou alors que j'avais passé mon tour. »

Je pose la main sur ma poitrine pour étouffer le bruit des battements de mon cœur. Je passe devant mes camarades, leur souris et au moment de partir rejoindre à nouveau l'enfer, je me retourne vers eux et je hurle :

« Vive la révolution mondiale ! »

Chapitre 5

Trois mois plus tard
Février 1944
Prison de Fresnes

Ce matin, ils nous ont exhibés dans une des cours de la prison. Murs gris et poisseux, fenêtres grillagées avec vue imprenable sur nulle part, ciel bétonné par l'épaisseur des nuages.

Et ce froid qui vous transperce, pénètre dans les plis de vos vêtements, piquette votre corps et mordille votre visage. Mais qui vous prouve que vous êtes toujours bel et bien vivant.

Le jour émergeait à peine, quand les Feldgendarmes ont cogné à la porte de ma cellule avec leur délicatesse coutumière. Puis, comme des chiens enragés, ils sont entrés et se sont mis à m'aboyer dessus une fois le pas-de-porte franchi :

« Alfonso ! Auf stehen kommunistenschwein ! Rauss ! Schnell ! »

En grimaçant, je me suis extirpé tant bien que mal de ma paillasse. J'ai jeté par terre la couverture infestée de puces dans laquelle je m'étais enveloppé cette nuit, pour essayer de dormir un peu. J'écarquillais les yeux pour tenter de comprendre ce qu'ils me voulaient.

Comme le stipule le règlement, je me suis positionné du côté opposé à l'entrée, au garde-à-vous, le dos tourné vers l'unique fenêtre dont les deux battants ont été cloués. Je n'ai posé aucune question. Dans ces quelques mètres carrés, les fritz trépignaient d'impatience. Ils n'étaient pas d'humeur à causer avec moi. Essoufflés, le visage rougeaud et l'œil mauvais, ils vociféraient car je ne me préparais pas assez vite. Sur leurs hausses de col, l'aigle allemand me défiait avec orgueil.

En guise d'excuses, pour leur expliquer ma lenteur, j'ai failli leur répondre qu'ils m'avaient pris au dépourvu.

Car, s'ils m'avaient prévenu à temps, je me serais réveillé un peu plus tôt et j'aurais pris mes dispositions pour être prêt à l'heure.

Et me montrer ainsi plus à mon avantage.

Pour ce faire, j'aurais brossé les frusques infectes et déchirées que je porte depuis plusieurs semaines. Avec le petit morceau de savon que je conserve, j'aurais nettoyé le col crasseux de ma chemise élimée. De mes ongles, j'aurais gratté les taches de sang sur mon pantalon. J'aurais passé les mains dans mes cheveux sales pour les discipliner. Pour être impeccable, j'aurais même demandé à l'abbé Franz Stock de me procurer un rasoir et un blaireau.

Car s'ils venaient me chercher pour que je fasse « le grand saut », autant que je sois le plus élégant possible pour mes ultimes secondes de vie.

Je me suis toujours attaché, dès le premier jour qui a suivi mon arrestation, à soigner, avec les moyens du bord, mon apparence physique. Non par orgueil ou par narcissisme, mais pour leur prouver que, malgré tous leurs efforts déployés pour m'humilier, ils ne parviendraient jamais à me détruire.

J'agis ainsi pour appliquer une règle simple que j'ai toujours mis un point d'honneur à respecter.

En toutes circonstances, dans la mesure du possible, j'ai soigné et je soignerai toujours l'image que je renvoie.

Au combat ou en prison. En Espagne au plus fort de la guerre. À Argelès-sur-Mer, à la caserne des Tourelles, pendant mon

engagement dans la Résistance, dans les locaux des Brigades spéciales, à la Santé et désormais à Fresnes.

Je tiens à ma dignité d'homme. Je m'y accroche car, ici, coupé du monde, il ne me reste plus qu'elle.

Cela me maintient à flots et m'aide à ne pas sombrer dans ce désespoir qui, tapi dans l'ombre, guette le moindre accès de faiblesse pour m'entraîner avec lui dans les profondeurs infinies de ce gouffre dont on ne revient pas. Malgré brimades et vexations, je persisterai à être toujours le même. Je me raccroche à ces petits riens pour me prouver aussi que je ne suis pas encore mort.

Pour ma famille, pour mes amis, pour mes ennemis et pour mes bourreaux.

J'ai juste eu le temps d'enfiler ma veste noire par-dessus ma chemise et mon gilet. Puis, docile, j'ai placé les bras derrière mon dos pour qu'ils me menotent. Ils m'ont agrippé, traîné dans la cursive, ne pouvant s'empêcher de me balancer quelques coups de crosse dans le bas des reins pour que j'avance plus vite. J'ai hurlé de douleur et je me suis rattrapé comme j'ai pu à la rambarde de la passerelle métallique pour ne pas glisser. Ils m'ont relevé, poussé en avant, j'ai perdu l'équilibre et j'ai dégringolé les dernières marches de l'escalier en colimaçon qui dessert les étages. Je me suis étalé sur le sol humide du rez-de-chaussée. Les jambes vacillantes, une enclume dans le crâne, je me suis remis debout, un peu abasourdi. Ils m'ont rejoint en hurlant, giflé, puis ils m'ont soulevé par les aisselles. « Faulenzer ! Auf stehen ! Schnell ! » L'angoisse me déchirait les entrailles. J'avais envie de vomir. J'ai continué à avancer, encadré par ces brutes, me demandant où ils me conduisaient.

Nous suivons un couloir interminable, franchissons des portes que des gardiens ouvrent avec un lourd trousseau. Puis nous traversons un dédale de souterrains sombres, séparés par des grilles verrouillées qu'un des Feldgendarmes referme aussitôt derrière nous. J'ai du mal à respirer. Cette odeur âcre de moisi me donne la nausée. On me pousse, toujours et encore, pour que j'avance plus vite. Je ne distingue pas où je marche, je titube et manque à nouveau de me vautrer.

Je pénètre enfin dans une cour, vaste et rectangulaire.

Agressé par la lumière laiteuse qui se déverse du ciel, je cligne des yeux pour chasser l'éblouissement qui m'empêche de distinguer avec précision l'endroit où je me trouve. Peu à peu, je m'habitue à la clarté et découvre les lieux quadrillés par une vingtaine de soldats dans leurs sinistres uniformes vert-de-gris.

Chapitre 6

Nous parcourons quelques mètres, puis mes gardiens m'ordonnent de m'arrêter et de rester tranquille.

Je suis surpris par le petit comité d'accueil qui s'est déplacé pour l'occasion.

Je cherche à comprendre ce qui se mijote.

Intrigué et inquiet, je passe en revue l'assemblée, à l'affût du moindre indice.

Le chapeau bien enfoncé sur leurs crânes, deux gestapistes, sanglés dans leur long manteau de cuir noir, échangent des plaisanteries entre eux tout en fumant tranquillement une cigarette. Privé de tabac depuis des mois, je hume cette odeur avec avidité pour atténuer cette sensation terrible de manque.

Je détourne la tête pour penser à autre chose.

Non loin de moi, quelques journalistes dociles remplissent leurs carnets de notes sans lever les yeux. Le gratin de la presse collaborationniste écoute attentivement un Obersturmbannführer grassouillet qui se tient devant eux. Les mains jointes et posées sur sa bedaine, ce dernier monologue, alternant les silences et les rugissements. Je tends l'oreille mais ne parviens à saisir aucun mot. L'ambiance est bon enfant, presque joviale. Quelques rires discrets fusent parfois. Pour un peu, on croirait

qu'il vient de leur raconter une bonne blague.

Un peu à l'écart, adossé contre un mur, un autre gratte-papier, le regard éteint, lutte pour ne pas s'endormir. Son costume est fripé et il n'arrête pas de bâiller. Il pique souvent du nez et se réveille en sursaut, jetant des coups d'œil furtifs à la ronde pour vérifier que personne ne s'en est aperçu. Sa nuit a dû être courte. À courir sans doute les endroits à la mode du Tout-Paris allemand pour fricoter avec la chienlit fasciste. En l'observant plus attentivement, je reconnais l'infâme Brasillach, ancien rédacteur en chef du torchon *Je suis partout*. Une tête de premier de la classe, myope comme une taupe, qui décortique le monde à travers les verres épais de ses lunettes. Propre sur lui, mais dégageant une odeur pestilentielle de frustration et de haine. Il a dû être informé au dernier moment de ce qui allait se tramer ce matin. Un collègue redevable ou une de ses sources lui aura refilé le tuyau. Comme un mort de faim, il se sera alors précipité ici, à Fresnes. L'affaire doit être d'importance pour qu'il ait sacrifié quelques heures de sommeil. Ce n'est pas grave. Il les rattrapera et dormira mieux ce soir, dans son lit douillet, rêvant aux articles qu'il rédigera le lendemain, excité et la bave aux lèvres devant sa machine à écrire des immondices.

Un photographe de l'Abteilung Wehrmacht Propaganda vérifie scrupuleusement son matériel tout en causant avec un officiel français. Celui-ci s'impatiente, soupire et n'a de cesse de consulter sa montre. Épinglée sur sa veste, la francisque trône avec obscénité, livrée en pâture aux regards envieux et jaloux des maquereaux vichystes qui ne l'ont pas encore reçue. À sa mise soignée, à ses vêtements coûteux coupés à la perfection, j'en déduis qu'il doit représenter un cabinet ministériel quelconque ou peut-être même le secrétaire général de la préfecture de Police de Paris. Ce dernier a d'autres chats à fouetter en ce moment et il l'aura délégué. Ses journées sont bien remplies : recenser les juifs qui se terrent encore ; organiser méthodiquement les rafles pour s'attirer les bonnes grâces de l'occupant et respecter les quotas demandés ; lire les rapports et comptes-rendus journaliers des Brigades spéciales sur l'activité terroriste.

Sans oublier de se réserver un créneau dans son agenda pour courtiser les autorités allemandes autour d'un gueuleton arrosé de vins fins. Oui, toutes ces occupations prennent du temps et le sien est précieux.

Mais surtout compté.

Car d'autres camarades auront sa peau un jour ou l'autre.

Je ne serai pas là pour l'abattre et pour le regarder agoniser avant de l'achever. Mais j'étais dans l'équipe spéciale qui a liquidé cette pourriture de Julius Ritter, rien de moins qu'un ami personnel du Führer...

Aujourd'hui, pour tenir bon, je songe à ce fait d'armes héroïque.

28 septembre 1943... Notre service de renseignements filait depuis des mois « un gros poisson ». Et à force de patience et d'obstination, ils avaient fini par découvrir où il créchait. Dans un hôtel particulier, rue Pétrarque, dans le 16^e arrondissement. Tous les matins, à neuf heures, un chauffeur qui était également son garde du corps venait le chercher. Après des semaines de préparation minutieuse à peaufiner l'opération dans ses moindres détails, notre commissaire militaire, Manouchian, avait donné son feu vert et désigné ceux qui y participeraient : Léo Kneller, Marcel Rayman et moi-même. Nous n'aurions que quelques minutes pour les descendre. Nous avons repéré les lieux à plusieurs reprises. L'itinéraire de repli était très facile : la rue faisait un coude. En quelques enjambées, on était hors de vue. Et à cette heure, les passants étaient rares. Avec mes camarades, nous l'attendions. Quand notre cher général a quitté l'hôtel, je me suis vite approché et j'ai déchargé mon pistolet sur le garde du corps. Puis j'ai tiré sur Julius Ritter qui s'était engouffré dans le véhicule. La vitre avait amorti les balles mais j'avais réussi à le blesser. Il avait alors tenté de sortir par la portière opposée. Mais Marcel l'attendait et l'avait achevé, ouvrant le feu sur lui à trois reprises. Nous nous étions ensuite repliés sans problème et avons quitté les lieux sans croiser quiconque.

« Une ordure de moins ! », avait commenté Kneller d'un ton laconique. Rayman, lui, souriait.

En plein Paris, nous avons réussi à abattre un grand dignitaire nazi.

Mais nous n'avions appris son identité que quelques jours après. En lisant un article dans L'œuvre qui relatait solennellement les obsèques du Standartenführer SS que nous avons éliminé. L'homme supervisait le STO en France. Il était responsable de l'envoi de dizaines de milliers de travailleurs français en Allemagne. Son chef était cette ordure de Fritz Sauckel.

C'est en découvrant un détail dans ces lignes putrides écrites par Marcel Déat que nous avons compris avoir frappé un grand coup.

Sur le cercueil en bois précieux de Julius Ritter trônait une grande couronne de roses.

Elle avait été envoyée par Hitler en personne.

C'est pour vous dire combien le Führer devait avoir du chagrin.

Chapitre 7

Je ne bouge toujours pas. Personne ne semble se soucier de moi pour l'instant. Mes « anges gardiens » devisent avec leurs collègues mais se retournent souvent pour me surveiller. Leurs mines graves, les hochements de tête, les silences appuyés me démontrent qu'ils sont préoccupés. La défaite n'est pas bien loin. Le nom de Stalingrad a sonné comme le début de notre victoire finale. Sur tous les fronts, l'arrogance nazie a perdu de sa superbe. Tout craque, s'effrite, se fissure. Ce n'est plus qu'une question de temps et ils le savent. Pauvres d'eux.

Dans les cellules de Fresnes, il se murmure même que les Anglais et les Américains prépareraient un débarquement en France.

Je m'appuie contre un muret pour soulager mon dos. Puis, profitant de quelques instants d'une tranquillité toute relative, je parviens à m'asseoir en tailleur à même le sol. Ma blessure à la main droite, héritée des combats en Espagne, me lance et irradie tout mon bras. Je bouge mes doigts pour me débarrasser de ces fourmillements désagréables.

Je songe à « avant », à notre combat, à ce groupe de partisans auquel j'appartenais.

Je suis fier de ce que nous avons accompli. Notre lutte a payé.

Les nazis ont eu la trouille. Paris est devenu un enfer pour eux. Simple soldat ou officier, ils n'étaient plus à l'abri et ils fanfaronnaient moins. Ils avaient l'angoisse chevillée au corps et ne se croyaient plus en territoire conquis. Le moral des troupes était en berne. Les Waffen SS tiraient un peu la gueule. Les régiments de la Wehrmacht avaient le sommeil agité et découvraient l'insomnie. Le mythe de l'Aryen triomphant et intouchable avait du plomb dans l'aile. Les fascistes serraient les fesses pour ne pas chier dans leurs beaux uniformes amidonnés. Ils ne paraissaient plus depuis qu'ils avaient compris que nous pouvions les tuer à n'importe quel moment de la journée. Et n'importe où. Ils rasaient les murs en se retournant sans cesse. Les « terroristes » étaient partout.

La chute de notre réseau est liée à l'exécution de Ritter. Cet acte d'éclat a couronné la guérilla de longue haleine que nous menions depuis plusieurs mois, avec abnégation et bravoure, à raison d'une action tous les deux jours. Mais elle a également accéléré le cours des choses. Fatalement.

Car cette situation intenable ne pouvait plus durer. En haut lieu, les dignitaires hystériques du Troisième Reich s'excitaient. Tant de morts, d'explosions, de déraillements, cela n'était pas du meilleur effet. Leur crédibilité était remise en cause. Pas leur orgueil, car ils n'en ont jamais eu.

Alors la traque infernale s'était intensifiée. Ils voulaient notre peau et, pour y parvenir, ils ont mis les bouchées doubles.

Motivée comme jamais, la police française a remonté ses manches de chemise en se pouléchant les babines. Elle a lancé des œillades enflammées à la Gestapo et, après avoir convoqué en justes noces, les deux tourtereaux sont passés aux choses sérieuses en unissant leurs savoir-faire pour nous épinglez à leurs tableaux de chasse. Et consacrer ainsi dans le sang leur union. Nos rangs ont été décimés en deux temps trois mouvements. Le rapport de force était inégal. À Paris, nous n'étions plus qu'une poignée à poursuivre la lutte. Comment pouvions-nous nous en sortir face à ces meutes déchaînées à nos trousses ?

Nous sommes tombés comme des mouches. Ils nous ont arrê-

tés, les uns après les autres. Têtes baissées, nous avons foncé dans les pièges qu'ils nous tendaient.

Malgré toutes les précautions prises ; malgré les recommandations martelées aux plus jeunes du groupe par les plus expérimentés de nos combattants ; malgré le cloisonnement paranoïaque instauré entre nous.

Ils nous ont filés jour et nuit comme des fous furieux. Ils ont déjoué nos fausses pistes et ont démantelé en peu de temps notre armée de libération.

Seuls quelques-uns ont réussi à s'en tirer.

Nous avons été trahis par l'un des nôtres et cela les a aidés à tisser l'immense toile d'araignée dans laquelle nous nous sommes empêtrés.

« Joseph », le commissaire politique Davidovitch, a balancé tout ce qu'il savait sur notre organisation. Manouchian me l'a appris quand nous étions dans les locaux des Brigades spéciales, et je n'ai aucune raison de mettre en doute sa parole. C'est un mort provisoirement en sursis que nous égorgerons un jour ou l'autre dans un bas fossé avant de laisser en pâture sa dépouille aux vautours affamés qui la dépèceront. Si ce n'est déjà fait.

Cette idée m'apaise. Dans ma situation, la hargne m'est salutaire pour contrôler cet affolement que je sens monter en moi.

La pause est terminée. Avec rudesse, les Feldgendarmes m'ordonnent de me relever. J'y parviens péniblement. Mes jambes vacillent. Ils me poussent dans le dos pour m'indiquer la direction à prendre. Mon état physique ne me permet pas de les suivre très vite. Être torturé laisse des séquelles, et le manque de nourriture, les conditions difficiles que j'ai connues depuis mon incarcération, m'ont affaibli. Le sol tangué sous mes pieds. Je parviens à rester encore debout, aspirant l'air à coups de grandes bouffées salutaires. L'angoisse m'a laissé un goût désagréable dans la bouche et, malgré le froid, je suis en sueur.

Nous finissons par rejoindre un groupe qui attend à l'autre extrémité de la cour. Ils ne sont pas arrivés par le même côté que moi et je fronce les yeux pour essayer de distinguer un visage familier.

Je retiens un cri en reconnaissant mes camarades et les derniers mètres sont, du coup, moins pénibles à parcourir.

J'ai été sans nouvelles d'eux depuis notre transfert au dépôt, dans les sous-sols de la préfecture de Police de Paris. Et depuis cet éprouvant trajet en fourgon cellulaire jusqu'à Fresnes, je n'avais aucune idée de ce qu'ils étaient devenus.

Après ces longues semaines d'ennui et de peur, à moisir dans quelques mètres carrés crasseux et humides, revoir mes frères d'armes me redonne la force. La rage, l'envie de me battre, affluent à nouveau dans mes veines. Mon pouls s'accélère, mon cerveau s'active à nouveau et je redeviens ce que j'ai toujours été : un partisan.

Des Feldgendarmes, postés à intervalles réguliers, les surveillent, la mitrailleuse pointée dans leur direction pour les dissuader de tenter quoi que ce soit. Les mesures de sécurité prises sont un peu excessives. Ils veulent prouver qu'ils ont la situation bien en main. C'est une ridicule démonstration de force. Car, dans notre état, comment nous évaderions-nous et surtout où irions-nous ? Toutes nos planques sont grillées. Et il ne reste plus grand monde dehors pour nous venir en aide.

Ils me démenotent brutalement et, d'un signe de tête, m'ordonnent de « me mettre avec les autres ». Je masse mes poignets endoloris par le métal qui a laissé des marques rouges sur la peau. Les soldats s'écartent pour m'ouvrir le passage. L'un d'eux mime une courbette et, dans un français impeccable, me chuchote : « Je vous en prie, monsieur le terroriste ». Un autre lance une remarque graveleuse à la cantonade et son voisin éclate de rire en me regardant. Je serre le poing pour ne pas répondre à leurs provocations. Qu'ils en profitent tant qu'ils le peuvent encore. Patience.

Je suis soulagé de découvrir que mes amis sont encore en vie. J'ignorais s'ils avaient été déportés dans un wagon à bestiaux vers ces camps dont on ne revient pas, ou exécutés contre un pan de mur délabré.

Je détaille longuement mes camarades. Nous sommes affamés, exténués, frigorifiés, ressemblons à des loques humaines,

mais cela n'a plus d'importance. Nous sommes heureux de nous retrouver après cet isolement interminable. Sans le savoir, ils nous rendent service. De parler à nouveau, d'échanger ne serait-ce que quelques mots, d'être tout simplement ensemble, renforce nos certitudes sur l'utilité de notre lutte. Les longues marches, les risques pris, les actions menées, les larmes refoulées, les espoirs sacrifiés, le sang versé, la peur, tout ce passé commun a scellé entre nous un lien indestructible que la mort même ne parviendra jamais à détruire.

Nous sommes plus que des frères. Je ne suis plus espagnol. Je suis arménien, communiste, polonais, juif, français, roumain, hongrois, italien, orphelin, apatride.

Nous appartenons à ce pays qui nous a accueillis et que nous avons adopté : la France Libre. Nous sommes unis et solidaires.

Nous nous battons contre la barbarie, le fascisme, l'oppression.

La Révolution mondiale est en marche. Nous mourrons bientôt, mais nos vies n'ont plus d'importance.

Après nous, d'autres viendront et nos idées triompheront.

Tous ces regards, toutes ces paroles de réconfort, tous ces non-dits entre nous justifient à eux seuls le sens de notre combat pour ces enfants, ces femmes, ces hommes, que, par notre lutte armée, nous avons contribué à délivrer de leurs chaînes.

Nos convictions restent intactes. Seuls nous ne sommes rien, ensemble nous sommes tout.

Les yeux cernés, mal rasés, les traits creusés, amaigris dans nos vêtements usés, là, dans cette cour de prison coupée du monde extérieur, les souvenirs des coups, des privations, de la captivité, du désespoir et de l'incertitude se désagrègent.

Je reconnais tout d'abord le jeune Wajsbrot. Un gamin courageux, ce « Marcel ». Il ne doit pas avoir vingt ans. Je crois le voir sourire. À l'écart, il discute avec « Georges » et « Pierre », Manouchian et Boczor. Les deux piliers de notre réseau. Valeureux, intègres, intransigeants et amoureux de la vie. À en crever.

« Michel » passe en revue l'assemblée, l'air rieur et le sarcasme aux lèvres. Rayman a toujours eu cette désinvolture et cet

air faussement insolent. Même au plus fort du danger, quand, avec Léo Kneller, nous opérions au sein de l'équipe spéciale chargée des missions les plus délicates, des lumières scintillaient dans le regard de celui que nous surnommions « Tchapaïev ».

Elek, un peu en retrait, semble ailleurs, comme s'il était spectateur de cette tragédie dans laquelle nous tenons les premiers rôles. À ses côtés, Fingerweig souffle dans ses mains pour tenter de se réchauffer. Il a perdu toute sa famille. Nous nous sommes substitués à elle quand il a rejoint notre groupe.

Grzywacz arrange délicatement l'écharpe autour de son cou. Puis il penche la tête et fixe le sol. Il a l'air épuisé, à bout de force. Fontanot – « Paul » – et Witchitz – « René » – se donnent l'accolade. Ils chuchotent, s'interrogent et lancent des regards à la dérobée.

Nous nous demandons pour quelles raisons, ce matin, nous ne sommes que dix à être présents dans cette cour.

Où, pourquoi nous ont-ils choisis nous ? Ce n'est pas pour nous fusiller. Les nazis préfèrent tuer dans des endroits secrets, à l'abri des regards indiscrets et de la rumeur du monde.

Et où sont les autres camarades arrêtés en même temps ? Liquidés, pourrissant dans une fosse commune, ou croupissant dans l'un de leurs camps infernaux ?

Et Olga, « Pierrette »... Une de nos agents de liaison... La dernière fois que je l'ai vue, c'était dans les locaux des Brigades spéciales. Elle ne parvenait plus à marcher. L'ont-ils déjà décapitée en Allemagne dans la cour de l'une de leurs prisons ? Car le règlement pénal de la Wehrmacht leur interdit de fusiller les femmes... Les nazis ont des délicatesses infinies quand ils doivent tuer les dégénérées juives...

Un Obersturmführer hurle un ordre. Les soldats obéissent et s'approchent de nous sans broncher.

La messe célébrée en l'honneur de la haine et du mensonge peut enfin débiter.

Les rouages de la machine infernale sont bien huilés. Vichy et Berlin peuvent être fiers d'avoir atteint ce niveau de perfection dans la manipulation. Au bout de quelques minutes, leurs intentions nous deviennent évidentes.

Avec Boczor, Manouchian, Wajsbrot et Rayman, nous avons tout d'abord droit à un traitement de faveur. Une caméra passe lentement devant nous. Un officier aboie pour que nous tournions la tête afin d'être immortalisés sur la pellicule.

Puis nous rejoignons nos camarades qui nous attendent, regroupés à une dizaine de mètres.

Ils nous alignent ensuite les uns à côté des autres. Nous prenons la pose, écoutons les consignes du photographe. Ébloui par le flash puissant, je cligne des yeux pendant qu'ils me tirent le portrait. Rayman éclate de rire. Un soldat s'écarte du rang et lui balance un coup de crosse dans le bas-ventre.

L'Obersturmbannführer surgit de l'arrière-cour et s'avance vers nous, accompagné d'un petit homme chétif au teint cireux. Celui-ci redresse sans arrêt ses lunettes. Ils marchent lentement et nous dévisagent, le dégoût aux lèvres. Parvenus à Fontanot, le dernier dans la rangée que nous formons, ils tournent les talons et effectuent le chemin en sens inverse. Les journalistes se sont approchés et nous font face tels des loups affamés. La gueule légèrement entrouverte, la bave aux lèvres, ils reluquent les charognes qui vont leur être livrées en pâture.

Chapitre 8

L'officier allemand marque une pause devant chacun d'entre nous. Il se racle bruyamment la gorge et passe la langue sur sa lèvre supérieure. Son acolyte a sorti un petit carnet de la poche intérieure de son manteau dans lequel il grelotte. Il mordille son stylo avec nervosité. Puis il note au fur et à mesure ce que l'autre lui dicte après nous avoir désignés d'un geste méprisant à la meute qui, silencieuse et absorbée, attend la suite du spectacle.

« Lui, c'est Fontanot, un communiste italien... Ajoutez, à la suite de son nom, douze attentats. À côté, Witchitz, un juif polonais... Écrivez : treize attentats. Voici maintenant l'Arménien, le chef de bande, Manouchian, le cerveau. Un beau palmarès pour ce sale métèque : cinquante-six attentats, cent cinquante morts et six cents blessés. On continue avec un juif hongrois... le chef dérailleur... Boczor... vingt attentats... Encore un juif... celui-là est polonais en plus... Wajsbrot... Mettez pour lui un attentat et trois déraillements... Un autre juif polonais... Grz... wa... cz... Ach ! Leurs foutus noms, je n'arrive pas à les prononcer ! Deux attentats à son actif. Le suivant est Fingerweig... encore un juif polonais... il a commis trois attentats et cinq déraillements. Huit déraillements pour celui-là... un juif hongrois... Il s'appelle Elek. Devant vous, l'Espagnol rouge de la

bande... Alfonso... sept attentats. Et pour terminer le tableau, encore un juif polonais de la pire espèce, Rayman... Notez : treize attentats. »

Satisfait, l'officier allemand se retourne vers les journalistes. Il déplie un petit papier et se met à lire. Les immondices s'échappent de sa bouche en cul-de-poule et ses phrases ont l'odeur du fumier.

« Voici messieurs les libérateurs de la France ! Si des Français pillent, volent, sabotent et tuent..., ce sont toujours des étrangers qui les commandent. Ce sont toujours des chômeurs et des criminels professionnels qui les exécutent. Ce sont toujours des juifs qui les inspirent. C'est l'armée du crime contre la France ! Le banditisme n'est pas l'expression du patriotisme blessé, c'est le complot étranger contre la vie des Français et la souveraineté de la France ! C'est le complot de l'Anti-France ! C'est le rêve mondial du sadisme juif... Étranglons-le avant qu'il nous étrangle, nous, nos femmes et nos enfants ! »

Fier de lui, l'Obersturmbannführer termine son discours débité d'une traite en rugissant de plaisir. Il bombe le torse, tend le bras et hurle : « Heil Hitler ! » L'assemblée l'applaudit avec ferveur. Puis ce sont des quolibets, des insultes, des ricanements, des injures, et « À mort les Juifs ! » comme cri de ralliement.

Je croise le regard triste de Manouchian et je comprends ce qu'il ressent. Entre colère et dégoût. Avec mes camarades, nous baissions la tête. Ils ne méritent pas que nous posions les yeux sur eux. Seul Rayman les défie du regard.

Tout est clair et limpide maintenant. Nous avons tous compris pour quelles raisons ils nous ont choisis.

Cette mise en scène sordide, organisée avec minutie, vise à nous présenter comme des sales étrangers, des terroristes assoiffés de sang, des meurtriers vicieux et torves, surnois et sadiques.

Je réfute le mot « terroriste ». Nous n'avons jamais attenté à la vie des femmes et des enfants. Nous sommes en guerre contre l'armée d'occupation allemande et le régime de Vichy. Nous sommes des soldats et avons toujours dirigé nos actions contre nos ennemis.

Ils veulent nous faire passer pour un ramassis de criminels hirsutes, sales, dégénérés et puant la haine ; brandissant une énorme clé à molette pour simuler un sabotage ; pointant un pistolet vers la foule pour mimer l'exécution sommaire d'un homme choisi au hasard sans le moindre état d'âme ; suscitant l'effroi et la colère, la rage et la peur auprès de la population. Nous sommes la racaille étrangère, juive et communiste. Tous nos actes ne visent qu'à détruire la patrie en danger.

Nous avons souillé le sol accueillant de la France le premier jour où nous l'avons foulé. Nous semons la désolation, nous massacrons les innocents, nous assassinons les « bons citoyens ».

Rien ne m'atteint car personne ne les croira. Et, un jour, justice nous sera rendue. Le peuple est avec nous.

Le photographe est satisfait. Il range les clichés et les objectifs du Rolleiflex dans une boîte recouverte d'un drap minutieusement plié. Les journalistes se saluent et s'apprêtent à partir écrire les mensonges qui s'afficheront à la une de leur torchon dégueulasse. L'air triomphant, ils passent devant nous et nous détaillent, certains avec une moue dégoûtée, d'autres l'ironie aux lèvres. L'un d'eux crache aux pieds de Boczor. Ce dernier, impassible, ne bronche pas.

L'officier français et l'Obersturmführer se congratulent, se tapent amicalement dans le dos, satisfaits de la tournure prise par les événements.

Tout s'est déroulé à merveille. Sans temps mort et avec efficacité. Je saisis quelques bribes de leur conversation : « L'Af-fiche sera prête... au plus tard demain... oui, je vous tiens au courant... »

Des gardiens escortés par les soldats nous ordonnent de nous retourner, face au mur et de placer nos mains derrière le dos. Nous sommes à nouveau menottés.

Les uns après les autres, le cœur lourd, nous regagnons la solitude de nos cellules.

Notre séparation sera de courte durée.

Mes camarades et moi, nous nous reverrons. Bientôt.

À une vingtaine de kilomètres d'ici. Pour être fusillés. Au

Mont Valérien. Les murs épais de cette forteresse amortiront le bruit des salves.

Nous mourrons comme nous avons toujours combattu. Ensemble et en soldats pour la France.

C'est l'affaire de quelques jours maintenant. Nous l'avons tous compris.

Après cette mascarade, il reste maintenant aux boches à régler les derniers détails pour organiser un simulacre de procès et laisser ainsi croire aux naïfs et aux imbéciles que la justice de l'armée allemande existe.

Je me projette dans une salle de la prison dans laquelle ils nous convoqueront d'ici peu. Cela ne durera pas longtemps. Chez les nazis, tout est expéditif. Le temps est précieux et ne doit pas être gaspillé inutilement. Nous aurons juste l'occasion d'entendre un verdict laconique qui conclura un jugement expédié avec, à la clef, son chapelet de condamnations à mort. La sentence est déjà rédigée. Elle attend sur un coin de bureau que le commandant du Gross Paris la signe.

Chapitre 9

La porte vient de se refermer dans un fracas sinistre.

Je retrouve mon lit en ferraille attaché à la paroi ; je m'assois sur cette mince paillasse qui le recouvre ; je regarde avec indifférence la chaise et la tablette basculante enchaînées au mur, puis le WC avec un robinet au-dessus.

Je rentre à l'instant de la « promenade » à laquelle j'ai droit selon l'humeur de mes gardiens. Soit la deuxième fois en une centaine de jours. Dix minutes à tourner en rond, seul, dans un enclos d'environ huit mètres de long, grillagé au-dessus et entouré de briques.

Le pêne gémit dans la serrure. Un bruit strident, insupportable.

Mon fils, ma femme, où sont-ils en ce moment ? En lieu sûr ? Surveillés ? Interrogés ? Arrêtés ? Je leur ai toujours caché mes activités. J'ai menti pour expliquer mes disparitions au milieu de la nuit et mes retours à l'aube. Adoracio croyait même que je la trompais...

Maintenant, elle sait qu'il n'en était rien. Et que, si je cultivais le silence et y enfermais mes secrets, c'était seulement pour les protéger.

Je me souviens d'un soir en particulier, terrible, où après

m'avoir aperçu dans la rue alors que je rentrais épuisé après une action compliquée, elle avait ouvert les fenêtres pour hurler : « T'es encore allé faire tes cochonneries ! » Pour ne pas attirer l'attention, j'avais gagné l'appartement le plus vite possible. Et quand j'avais ouvert la porte, elle m'attendait, les bras croisés et le regard rageur. L'affrontement était inéluctable. Il s'en était suivi une scène de ménage d'une violence terrible à laquelle les voisins avaient assisté bien malgré eux. Après m'avoir traité de tous les noms d'oiseaux, j'avais eu droit aux reproches. Je n'étais jamais là, je ne pensais qu'à moi, j'étais un sale égoïste, je la trompais, j'oubliais que j'avais une famille, elle aurait dû s'acheter une corde pour se pendre, ce jour funeste où nous nous étions mariés, je la délaissais et elle voulait me quitter pour repartir en Espagne, seule avec non pas notre fils mais le sien. J'étais parvenu tant bien que mal à la calmer mais sans pouvoir répondre aux questions qu'elle me posait. En lui avouant la vérité, j'aurais effacé ses doutes ; mais, cette vérité, elle ne devait pas la connaître. Elle ne m'avait plus adressé la parole pendant plusieurs semaines. J'avais l'impression que nous étions devenus des étrangers l'un pour l'autre. Et je m'étais enfoncé encore plus dans la solitude, ne pouvant parler ou me confier à personne. J'avais été même à deux doigts de tout arrêter pour retrouver ma vie d'avant.

Le bruit de la clé et les grincements du verrou accentuent un peu plus ce manque d'eux.

Tristesse infinie, cœur serré et larmes qui refusent de couler...

Alors, pour combattre cette privation, pour ne plus m'abrutir de questions sans réponses, j'essaie de combler ce vide auquel je me heurte en les imaginant à mes côtés pour me rassurer.

Ils sont venus me rendre visite. Ils sont avec moi, ici, à Fresnes.

Juanito et Adoracio s'approchent, je les enlace, les embrasse, passe ma main dans leurs cheveux...

Melanio, mon frère, est là également et me regarde fièrement. Mes sœurs Angeles et Marinette s'agenouillent à côté de moi et me parlent à voix basse pour me consoler.

Mais, malgré tous mes efforts pour inventer nos retrouvailles,

tout se brouille. Et je pleure en silence.

Je ne parviens plus à me représenter les contours de leurs visages ; je n'arrive plus à me souvenir du son de leurs voix, de l'odeur de leur peau, de leur souffle tiède sur mon corps.

Et mes parents, mes sœurs, mon frère... depuis quand n'ai-je pas eu de vos nouvelles ? Avez-vous essayé de savoir ce que je suis devenu ?

L'idée de ma propre mort m'accapare, détruit tout sur son passage et les souvenirs des êtres aimés volent en éclats.

Je n'ai plus d'illusions. J'ai toujours su que je mourrai quand la police française m'a arrêté.

Les nazis fusillent à tour de bras tous ceux qui tombent dans les mailles de leurs filets. Ils n'ont jamais été aussi débordés que depuis ces derniers mois. La bête immonde veut sa ration quotidienne de cadavres. Ils ont perdu la guerre. Ils ne tiendront pas bien longtemps. Alors ils tuent pour calmer l'angoisse de la défaite qui est en marche et les rattrape.

Aussi ai-je appris à être patient, à attendre mon tour, à profiter de ces journées de vie supplémentaires. Ils n'oublient jamais personne. Ils tiennent à jour leur liste avec une minutie bureaucratique. Juste une question de temps. Mon tour viendra. Je ne m'inquiète pas.

Un kalfactor, l'un de ces prisonniers condamnés à des peines légères et ainsi promus hommes à tout faire par les Allemands, a eu un comportement étrange envers moi. Il s'est autorisé un geste de compassion. J'y ai vu un autre signe. Après la mascarade, dans la cour de la prison, en interprétant son attitude, je suis désormais certain que la prochaine fois qu'ils viendront me chercher, ce sera pour me fusiller.

Habituellement, ceux qui sont de service, me tendent une gamelle rouillée à travers le guichet après l'avoir remplie le matin d'un breuvage noir qui remplace le café et, le midi puis le soir, d'une soupe faite de navets, de carottes, de rutabagas où grouillent parfois, quand c'est jour de chance, des asticots. Puis, mon repas terminé, ils la récupèrent et ferment l'ouverture. Le strict minimum.

Pour leur rappeler qui je suis, sur la porte de ma cellule est fixée une pancarte où ils ont écrit en belles lettres gothiques : « Individu très dangereux. À surveiller nuit et jour. »

Je n'ai pas le droit de parler. Les boches veillent et une raclée attend ceux qui désobéissent.

Je n'aperçois que des mains. Je ne discerne que des pupilles qui me scrutent à travers l'œilleton.

Ce même rituel se répète, à heures fixes, tous les jours de la semaine.

Pour les Allemands nous ne valons rien.

Ils ne prononcent jamais un seul mot, hormis notre nom qu'ils articulent mal.

Ils ne pénètrent à l'intérieur que s'ils ont une bonne raison : par exemple, inspecter nos cellules ou nous conduire rue des Saussaies, comme c'était le cas, dans les premiers temps, au siège de la Gestapo pour « vérifier et confronter nos versions ».

Leur but est de nous couper du monde pour que l'on nous oublie totalement. Ils veulent effacer nos traces, rayer nos noms, assassiner dans la mémoire de nos proches les souvenirs qu'ils garderont de notre passage dans leurs vies.

En nous isolant, ils veulent briser le moindre de nos espoirs, ne laisser aucun répit à notre peur, détruire notre idéal de liberté.

Mais, en agissant ainsi, et là est notre victoire, ils donnent raison à notre lutte. Elle trouve toute sa justification dans l'attitude de nos bourreaux. Elle se nourrit au sein même de leur inhumanité. Notre cause est belle et elle brandit fièrement l'étendard de la vie. Après nous, quand notre cause aura triomphé, quand les tortionnaires d'aujourd'hui siégeront sur le banc des accusés pour répondre de leurs crimes abjects, alors les vivants honoreront les morts d'hier.

Mourir n'est pas le pire.

Le pire est d'attendre, d'interpréter le moindre râle, d'être à l'affût du moindre chuchotement, du moindre bruit, du moindre cri. Entre prisonniers, il nous est arrivé, rarement, de pouvoir communiquer, de cellule en cellule. En tapant, en criant, en chantant. Un tel est parti, un tel n'est pas revenu, un tel a été fusillé.

Tout à l'heure, oui, ce kalfactor a franchi le seuil de ma cellule. Sans raison particulière. Cela ne s'était jamais produit auparavant.

Alors enfin, j'ai su. Ce fut comme une délivrance.

D'un geste de la main, il m'a ordonné de rester assis.

Il s'est approché de moi puis m'a longuement observé, avec une certaine gravité. Derrière lui, dans l'encadrement de la porte, deux soldats allemands braquaient leurs fusils dans ma direction tout en guettant le moindre mouvement dans le couloir. Il a dû les acheter, leur rendre service pour qu'ils aient accepté de le laisser entrer. Ou alors ils auront eu pitié...

Après de longues minutes de silence, il s'est assis à côté de moi. Il a posé une main ferme sur mon épaule. Puis il m'a tendu une cigarette. Il a craqué une allumette et le tabac s'est embrasé. Il me détaillait tandis que je fumais lentement, savourant chaque bouffée. Comme si elle était la dernière... Il a attendu que je finisse puis il s'est relevé en murmurant : « Adieu Alfonso. »

Maintenant je sais.

La fin est proche.

Je dois me préparer à ce qu'ils viennent me chercher d'un instant à l'autre. Ce soir. Demain. Après-demain. Peu m'importe après tout.

Je dois mettre de l'ordre dans mes idées.

Partir la tête haute. Affronter ces derniers instants en homme libre, envers et contre tout. Et défier la mort avec fierté. J'aurai peur quand ils me banderont les yeux après m'avoir attaché au poteau d'exécution. Alors pendant que leurs balles se fracasseront sur ma poitrine, je hurlerai à la vie, en espagnol et en français, car ce sont mes deux patries.

Juanito... Adoracio...

Mes parents... mes sœurs... mon frère...

Sachez juste que, si j'ai tué, c'est aussi pour vous protéger.

Sachez juste que, si je n'ai pas parlé, c'est surtout pour vous préserver, pour vous éviter les représailles.

Même si je ne suis sûr de rien, je m'entête à croire que j'ai eu raison. Car la seule idée que vous puissiez supporter ce que j'ai enduré me rend fou.

Juanito... Adoracio...

Mes parents... mes sœurs... mon frère...

Sachez surtout que, si je tiens bon, c'est pour que vous soyez fiers de moi. Après. Quand tout sera fini.

Notre vie n'a plus aucune importance. Mais pas les vôtres.

Seul l'avenir radieux des jours meilleurs qui suivront notre mort compte. Et par notre combat, avec mes camarades, nous avons contribué à le construire.

Pour ceux qui restent et qui viendront. Après nous. Après vous.

Pour vous, mon fils, ma femme, ma famille, ma chair, mon sang.

Pour toutes celles et tous ceux que je ne connaîtrai jamais.

« Ma vie a été un peu courte, mais j'espère que la vôtre sera plus longue. »

Ainsi, j'aurai réussi la mienne.

Juanito... Adoracio...

Mes parents... mes sœurs... mon frère...

« Je vous demande beaucoup de courage comme j'en ai moi-même, ma main ne tremble pas, je sais pourquoi je meurs et j'en suis très fier. »

Chapitre 10

Je tourne en rond dans ma cellule. Je me lève, je piétine sur place, je me rassois. À quoi occuper le temps qu'il me reste ?

Penser à avant pour oublier maintenant...

La peur, aujourd'hui comme hier, elle est toujours là. Elle ne m'a jamais vraiment quitté. Seule sa teinte a changé. Jusqu'à une poignée de mois encore, elle était associée à la vie. Aujourd'hui, elle a la couleur de la mort.

Elle vous bouffe les entrailles en permanence, ne vous laisse pas tranquille, ne disparaît jamais complètement. Elle circule dans vos veines, alimente votre cerveau et se mélange à l'air que vous respirez.

Elle accapare vos journées et hante vos nuits. Au mieux, elle marque des pauses ou se dissimule pour mieux ressurgir.

Et même si vous savez, surtout quand vous combattez, que cette peur, elle est nécessaire, vous finissez par la haïr. Vous voudriez que l'on vous ouvre le crâne pour vous en débarrasser.

Mais quand le moment de passer à l'acte arrive, à la seconde où la frénésie vous gagne, elle disparaît et vous oubliez tous ces moments de doute pour vous concentrer sur l'objectif à atteindre. Elle vous guide alors, libère cette rage contenue, devient votre alliée la plus précieuse, votre meilleur atout dans ces instants cru-

ciaux où la moindre seconde de retard peut faire tout basculer.

Et, action après action, vous finissez par comprendre que vous ne pourrez jamais vous passer d'elle.

Ici, à Fresnes, me croiriez-vous si je vous confiais que, parfois, penser à elle me console ? Car, en l'éprouvant à nouveau, je retrouve une vieille amie qui m'a accompagné pendant de nombreuses années. Entre elle et moi, une certaine familiarité s'est installée... Nous avons un passé commun qui nous rapproche. Et je me sens moins seul.

Quand j'ai attaqué cet autobus rempli de permissionnaires nazis, après avoir sauté sur le marchepied, à l'instant où j'ai ouvert la porte arrière, j'étais calme et serein. La peur avait disparu et mes mains ne tremblaient plus. Rien ne pouvait m'arriver. J'étais invulnérable. J'ai évalué la situation pendant une fraction de seconde, puis j'ai retiré la goupille de ma grenade et je l'ai balancée de toutes mes forces dans les rangées, au milieu de ces marins insouciantes qui partaient prendre un train pour rejoindre leurs familles. Je suis redescendu, après avoir refermé vite la porte, pour que le souffle de l'explosion à l'intérieur cause le plus de dégâts possible. Puis j'ai couru à en perdre haleine jusqu'à l'angle de la rue où m'attendait un vélo, sans regarder mon camarade Ernest qui était en première défense, prêt à ouvrir le feu pour me protéger. J'entends encore l'énorme déflagration qui s'en est suivie, ce tonnerre de feu, de tôles et de verre qui déchire le ciel dans un brouhaha de hurlements et de cris d'effroi.

Et là, dans ma cellule, j'ai l'impression que c'était hier. Je ferme les yeux et je me bouche les oreilles. Tout se déroule au ralenti, cadencé par une succession d'images précises. J'écoute les palpitations de mon cœur qui s'affole. Et je savoure à nouveau cette satisfaction du devoir accompli. Puis la tension nerveuse qui se relâche, les muscles qui se décontractent et le soulagement d'avoir, cette fois encore, réussi.

Oui, la peur s'effaçait toujours, au dernier instant, pour ne pas entraver le cours des choses.

Je songe à ce matin où j'ai tiré sur ce major allemand, au parc Monceau. Il lisait son journal, tranquillement assis sur un banc,

ne se doutant absolument pas de ce qui l'attendait.

Nous avons été obligés de reporter cette action. La veille, la rue par laquelle nous devons nous retirer était barrée par les policiers et la Gestapo.

Je voulais réussir cette mission pour laquelle j'avais été désigné. Nous étions cinq : Rayman, Karayan et « Pivert » en première et deuxième défense. Et Kneller en observateur.

À nouveau toute la scène défile.

Je descends de mon vélo et, l'air de rien pour n'éveiller aucun soupçon, je m'approche de l'officier. Fidèle à ses habitudes, il est déjà là, plongé dans sa lecture. Il nous attend. Par la suite j'ai appris qu'il s'appelait Walenher. Nommer un mort le rend moins anonyme.

Ma main est sûre quand je pose le canon de mon revolver sur sa poitrine. Je revois son expression de surprise, cette furtive lueur de fatalisme mêlé de résignation qui traverse le regard de celui qui a compris qu'il va mourir. Puis je tire à bout portant. Et le corps, pantin aux membres désarticulés, s'affaisse.

Je repousse un homme qui m'agrippe en hurlant : « Arrêtez-le ! À l'assassin ! » Après une courte empoignade, je parviens à me dégager d'un coup de coude. Et à me sauver in extremis.

Cette perte de temps, heureusement pour moi, ne compliquera pas ma fuite.

Car la police française et les boches avaient mis en place une organisation qui leur permettait de boucler une rue, un quartier, un arrondissement, en quelques minutes seulement, une fois l'alerte donnée. Un grain de sable et vous tombiez dans leurs filets. Aussi, dans cette guérilla urbaine, nous agissions toujours en petits groupes de combattants. L'effet de surprise, la rapidité d'action et le repli immédiat s'en trouvaient ainsi facilités. Une boule de mercure : mobile, et qui fuit quand on veut l'attraper.

L'autobus allemand, le parc Monceau, ces collabos exécutés, Julius Ritter, toutes ces actions auxquelles j'ai participé, j'y puise la force de continuer à vivre le peu qu'il me reste encore. Comme un chapelet de souvenirs, je les égrène et m'y raccroche.

« Tu ne t'es pas battu et tu ne mourras pas pour rien, Celes-

tino », prière funèbre qui me rassure et me fortifie.

Depuis ces longs mois, j'ai eu tout mon temps pour réfléchir à la valeur de mon engagement. Dans cette cellule, la monotonie rythme et cadence mes journées. Elles se ressemblent toutes. J'ai oublié depuis longtemps les dates des jours qui défilent sans que je n'y puisse rien changer. Pour lutter contre l'ennui, je n'ai que mes pensées, pour briser l'enfermement de ce quotidien atroce, ouvrir une brèche pour respirer l'air du dehors.

J'ai rejoint la lutte armée comme une évidence. Cela coulait de source. Je n'ai pas eu à me demander si je devais suivre cette voie, courber l'échine ou rester insensible à cette peste brune qui se propageait. Ce monde que l'on m'imposait et contre lequel je me battais depuis toujours m'était insupportable. Alors j'ai pris mes responsabilités. Nous étions en guerre et notre ennemi était clairement identifié. Je n'ai pas tué des hommes mais des fascistes qui voulaient nous asservir. Je tiens à cette différence. J'ai dégomme des salopards qui ne possédaient pas une once de compassion pour ceux qu'ils réduisaient en esclavage. Ils ne méritaient rien d'autre que la mort.

Je ne retire aucune gloire de ce que j'ai accompli. Je ressens plutôt même de la tristesse parfois. J'aurais tant aimé qu'il en soit autrement.

Je ne suis pas un héros. Il ne faut pas trop m'en demander quand même.

Je ne suis qu'un nom, qu'un homme, qu'un visage.

Parmi tant d'autres.

Chapitre 11

Hier, en fin d'après-midi, ils nous ont jugés à la va-vite dans une salle de la prison aménagée pour la circonstance. Une table en bois massif derrière laquelle trois officiers imperturbables se sont installés et des bancs inconfortables sur lesquels ils nous ont assis de force, nous laissant les mains liées derrière le dos et les chaînes aux pieds. Sans oublier le sordide décorum nazi et le drapeau frappé de l'infâme croix gammée.

Une douzaine de Feldgendarmes, mitraillette en bandoulière, étaient disposés aux quatre coins de la pièce.

Cette mascarade de procès n'a même pas duré une demi-heure. Le temps de nous notifier que nous étions condamnés à mort.

Nous n'avons pas eu le droit à la parole. Un simple soldat allemand, désigné sûrement à la courte-paille parmi ses pairs, nous a servi d'avocat. Mais – nous l'avons compris sans en être surpris – il était surtout là pour faire de la figuration. Il nous détaillait, visiblement un peu mal à l'aise.

Ma seule satisfaction aura été de revoir mes camarades, et je suis certain que nous éprouvions tous ce sentiment. Nous n'avons pu échanger le moindre mot mais certains regards portent tous les discours du monde. Le silence est parfois plus bruyant que le vacarme. L'air était lourd et l'ambiance pesante mais les liens

qui nous unissent distordaient le temps et l'espace jusqu'à les rendre insignifiants. Comme si seulement nous retrouver était réellement tout ce qui comptait aujourd'hui.

Les juges militaires, engoncés dans une sévérité de circonstance, arboraient un air solennel qui prêtait presque à rire.

Après la sentence qui scellait de façon irréversible notre destin, ils nous ont ramenés dans nos cellules. Des coups de crosse dans le dos et des insultes pour nous inciter à marcher plus vite.

Savoir que vous allez mourir ne vous donne droit à aucun traitement de faveur.

Chapitre 12

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. À quoi bon essayer de dormir quand on sait que l'on va mourir.

J'ai préféré m'abrutir à me souvenir de ces fragments de vie éparpillés qui surgissent dans le désordre le plus complet et peuplent ces heures interminables.

Ils ne sont pas venus me chercher. Pourtant, je les attendais. Les condamnés à mort sont en principe extirpés de leur cellule dès les premières heures du matin. Mais les Allemands auraient très bien pu changer leurs habitudes.

Hier soir, le prisonnier qui occupe la cellule à côté de la mienne s'est pendu. Au-dessus de la fenêtre, il y a une sorte de vasistas qui s'ouvre à l'aide d'un câble. Il a dû s'y accrocher avec un morceau de sa chemise qu'il aura décousue. Ses pieds ont raclé contre le mur pendant de longues minutes et son râle a déchiré le silence de la nuit. Les boches sont intervenus à grand renfort de hurlements mais il était déjà trop tard. Ils ont nettoyé la cellule et l'ont débarrassée des effets personnels du malheureux. Elle est maintenant prête à en accueillir un autre. Ce ne sont pas les candidats qui manquent. Dans le reste de la prison, la plupart des détenus sont entassés à trois ou quatre dans quelques mètres carrés. Ici, dans ces quartiers contrôlés par les

autorités allemandes, nous sommes des privilégiés, même si cette luxueuse solitude n'est qu'un moyen supplémentaire mis en œuvre pour que nous nous consumions à petit feu. Nombreux sont ceux qui y ont perdu la raison.

La journée s'écoule, morne et silencieuse. La dernière dans ma vie d'homme ?

Cette loi des « trois peines » – pas de contact avec les familles, pas de courrier ni de lecture, pas de colis – les Allemands me l'appliquent impitoyablement.

Et aujourd'hui plus qu'aucun autre jour encore, je ne supporte plus d'être ainsi coupé des miens.

Alors, je plonge dans mes souvenirs pour m'évader de ce présent oppressant.

Je songe à Ituero de Azaba pour y puiser force et courage. Il me suffit de fermer les yeux pour parcourir les centaines et centaines de kilomètres qui me séparent de mon village natal, là-bas, dans la province de Salamanque.

Ici, dans cette cellule infecte et humide où je croupis, je m'affranchis du temps et de l'espace pour revenir chez moi.

Mes parents avaient fui la misère et la dictature du général Miguel Primo de Rivera. « Mais l'une et l'autre vont toujours de pair », me répétait inlassablement mon père, Ventura. Argument indiscutable, irréfutable, délivré avec gravité pour que je comprenne cet exil, qu'eux, militants communistes, avaient choisi, le cœur débordant d'espoir.

Avides de jours meilleurs, ils avaient posé leurs valises, lourdes de tristesse, à Ivry-sur-Seine, dans la « zone »...

Adieu les plaines ocre, tachetées de pins, et qui s'étirent à perte de vue pour venir caresser le flanc des collines rocailleuses...

Adieu les crêtes bleutées de la Sierra de Villasrubias qui, la nuit tombée, disparaissent au milieu de la brume dans une orgie de couleurs flamboyantes...

Adieu les fêtes de San Cayetano et les courses de taureaux qui laissent des traînées de sang dans le sable...

Arraché à ma terre natale, j'avais dû apprendre une autre langue, m'adapter à une autre vie, refouler mes larmes.

L'enfant de onze ans que j'étais alors avait découvert rapidement que le pays des droits de l'homme et du citoyen n'en avait plus que le nom. La liberté, la fraternité, l'égalité appartenaient au passé. Nous venions voler le pain des Français et alimenter la foule croissante des indigents qui, un jour, se dresserait pour réclamer la justice. Rouges, nous traînions avec nous une réputation de révolutionnaires, le couteau entre les dents, fin prêts à semer le désordre, le chaos et la mort.

J'avais parfois réussi à serrer le poing pour ne pas répondre aux insultes, comme mes parents me l'avaient appris. « Ne dis rien, Celestino, si nous sommes ici c'est grâce à eux, nous devons rester discrets. Ils nous tolèrent et, si l'on nous remarque, cela pourrait nous coûter notre demande de naturalisation. »

Mais toujours remercier et se mordre la langue jusqu'au sang m'étaient impossible.

Aussi, quand la rage était trop forte et me submergeait, un voile rougeâtre brouillait mon regard et je me jetais dans la mêlée, je frappais pour qu'ils me respectent. Quand je rentrais, les habits déchirés, les lèvres tuméfiées et le corps mâché, ma mère, Faustina, m'attendait, inquiète, pour soigner mes blessures. Mais après les engueulades de circonstance, une étincelle de fierté illuminait ses yeux flamboyants dans lesquels s'estompait la colère.

Ceux qui me traitaient de « sale espagnol de merde » ou de « fils de métèque » n'ont pas tous eu le courage de prendre les armes, de s'engager dans le combat pour défendre l'honneur de leur pays.

Moi, le sang, je l'ai versé et je vais offrir le mien... Pour une cause juste.

Ce sont ces mêmes « patriotes » qui, pendant des journées entières, m'ont torturé, ne s'arrêtant que lorsqu'ils étaient épuisés d'avoir trop cogné. Pour lécher avec application les bottes cirées de l'occupant nazi, s'attirer ses bonnes grâces et mériter au mieux le mépris en guise de récompense, ils accomplissent leur besogne avec un zèle magnifique pour donner ainsi ses lettres de noblesse à l'asservissement. Le mot « collaboration » est le synonyme de « soumission ».

Rien ne m'a été épargné pour que je trahisse et que je leur crache ce qu'ils voulaient entendre.

Mais je suis resté muet. Les mots sont demeurés emprisonnés au fond de ma gorge. Pour qu'après nous, « dehors », la lutte puisse continuer. Et pour défier la folie des hommes.

Au cours de leurs interminables interrogatoires, je n'ai jamais baissé les yeux. Même à travers mes paupières à demi closes et tuméfiées, je persistais à les fixer.

Et jusqu'au dernier moment, je ne détournerai pas le regard.

Car moi, contrairement à eux, je mourrai en soldat. Pour la France. Ce pays qu'ils ont trahi sans vergogne au nom de leurs idéaux aux relents de fosses à purin.

Oui, aujourd'hui, je pars pour Ituero de Azaba.

Les murs grisâtres de ma cellule s'effacent... Les inscriptions, laissées sur les briques par ceux qui m'ont précédé, disparaissent... Les barreaux de la fenêtre s'effritent pour que les rayons du soleil puissent réchauffer ma paille et reconforter mon corps meurtri.

La neige ne tombe plus et le froid glacial marque une pause.

Je ne souffre plus. Je suis libre. Je reviens chez moi.

Rien n'a vraiment changé à Ituero de Azaba.

À six cents mètres d'altitude, plombées par les flammes du ciel qui les étouffent, les ruelles serpentent entre les maisons serrées les unes contre les autres, autour de l'église.

À toute vitesse, les façades blanches défilent les unes à la suite des autres. La lumière crue se déverse sur le sol caillouteux.

Je presse le pas, longe les murs, recherche un coin d'ombre pour fuir la chaleur suffocante.

Je m'appuie contre un mur pour reprendre ma respiration. J'essuie du revers de la main mon front en sueur. La gorge en feu, je cherche du regard une âme charitable qui m'offrirait à boire pour étancher ma soif dévorante.

Mais je n'ai croisé et ne croiserai personne.

Les allées sont désertes ; les volets et les portes restent désespérément clos, figés dans ce silence que seuls les cris des corneilles viennent déchirer de temps en temps.

J'ai beau appeler, elles demeurent opiniâtrement muettes. Les gens se terrent, enfermés à double tour.

Personne ne vient à ma rencontre. M'ont-ils déjà oublié ? Moi, l'enfant du pays.

Celestino Alfonso.

Avec mon frère, curieusement, nous ne portons pas le même nom. Lui, c'est Melanio Carreno. Il a le nom de ma mère et j'ai celui de mon père. En effet, mon grand-père maternel, sous le coup de l'émotion, s'était trompé quand il avait déclaré sa naissance à la mairie du village. C'est ce qu'il a toujours prétendu quand on l'accusait d'avoir voulu donner son patronyme à l'aîné de ses petits-fils. Il se mettait même dans une colère noire si l'on doutait de ses explications.

Mais ici, à Ituero de Azaba, cela n'avait jamais eu aucune importance...

Car tout le monde se connaissait. Et les noms de famille n'étaient pas en soi très importants. Nous, enfants du pays, ici nous étions Melanio et Celestino. Tout simplement.

J'irais bien rendre visite à la famille d'Ambrosio Vinegra, un ami d'enfance, mais je ne me souviens plus de l'endroit où se trouve sa maison. Et puis me reconnaîtraient-ils ?

Le vent s'est levé et des nuages de poussière giflent les oliviers qui s'obstinent à rester droits malgré les assauts répétés des bourrasques. Les branches gémissent mais ne cèdent pas.

Je me décide enfin à gagner l'entrée du village. Je me désaltérerai à la fontaine, celle autour de laquelle je jouais enfant, avec mon frère et mes sœurs. Je passerai la tête sous l'eau pour me rafraîchir avant de dévaler le chemin escarpé qui me conduira à la Duena.

J'aimerais plonger une dernière fois mon regard dans les courbes harmonieuses de cette rivière qui parle au cœur de celui qui sait l'écouter. Là, assis sur la berge, je me laisserai porter par ses murmures ; je me perdrai dans le miroitement des chênes qui scintillent à la surface de l'onde ; je trouverai ce sommeil qui me fuit depuis des mois.

La laideur de ce monde disparaîtra comme par enchantement.

J'oublierai la violence, son fracas, et les morts qu'elle laisse toujours dans son sillage.

Ituero de Azaba.

Ceux qui y naissent y sont enracinés à jamais. Mentalement, ils n'en partent pas.

J'aurais aimé que ma dépouille y repose. Là-bas.

Pourtant, en lieu et place, quand ils m'auront fusillé, ils jetteront mon cadavre dans une fosse commune. Et mon corps sera recouvert d'une terre froide.

Chapitre 13

À mon enfance, je dois d'être devenu ce que je suis.

J'ai grandi dans la « zone ». Elle s'étendait alors de la porte d'Ivry à la porte de Choisy, dans ces baraquements accolés les uns aux autres et construits à la va-vite, de bric et de broc, sur un sol boueux.

La solidarité et la fraternité, je les ai apprises là.

Quand tu n'as rien, tu partages le peu que tu possèdes. Les riches rarement. C'est pour cette raison qu'ils le deviennent. Et le restent.

Mon grand-père et mon père avaient d'abord gagné la France, en repérage. Puis, ayant trouvé du travail, ils avaient été en mesure de nous faire venir ici.

Sur ces terrains insalubres, toutes les nationalités se côtoyaient : Roumains, Italiens, Espagnols, Polonais, Tchèques... celles et ceux qui avaient fui leur pays, espérant en trouver un plus accueillant, et qui s'étaient retrouvés là parce qu'on ne voulait pas d'eux ailleurs. Paris vomissait les pauvres, et les indigents étaient repoussés à l'extérieur.

On ne quitte jamais sa terre natale par plaisir. Cette décision n'est jamais facile à prendre. Ce sacrifice s'accompagne toujours de larmes et de douleurs. Partir quand la misère est deve-

nue insupportable s'apparente à un long chemin de croix qui vous conduit vers un inconnu dans lequel vous placez tous vos espoirs.

Dans cette « zone », nous survivions dans la misère, incapables de prédire ce que serait le lendemain, mais pourtant confiants en un avenir meilleur. Mais nous, lie de la terre, rejetés, faute de mieux, dans la périphérie de la capitale, nous mettions en commun cette abondance de peu que nous avons. Avec fierté et dignité.

La majeure partie des « zoniers » étaient chiffonniers. Ils vivaient de la récupération et de la revente des déchets. Ils ramassaient puis entassaient sur des charrettes des monceaux de détritrus de toutes sortes : planches, textiles, tonneaux, mobilier, vaisselle, ferraille, pots, gravats... Tout ce qui pouvait être réutilisable était ramené pour être trié, amélioré ou négocié au plus offrant.

Les familles, malgré d'ingénieux efforts pour recréer des foyers décents, vivaient dans la promiscuité et combattaient sans relâche l'insalubrité. Les maisons dans lesquelles nous vivions étaient composées de planches récupérées, de cartons qui n'en avaient plus que le nom, et de draps en tissu grossier. Le linge pendait sur des cordes fixées à des poteaux de bois, plantés devant des façades de fortune. Et l'on tentait, comme on le pouvait, de faire sécher nos frusques déchirées et rapiécées un nombre incalculable de fois, le soir, à la lumière des bougies.

Pour rompre la morosité et fuir cette atmosphère étouffante, avec les jeunes de mon âge, nous avons formé une équipe de football. Nous nous étions aménagés une aire de jeu, un peu à l'écart, et une boule de papier maintenue par des ficelles nous servait de ballon. Puis la mairie communiste était venue nous voir, sensible à notre sort et désireuse de s'occuper de nous. Elle redoublait d'efforts pour nous intégrer. Nous avons rejoint les rangs de l'US Ivry et nous défendions les couleurs de cette ville qui nous avait tendu la main, à nous les « inféquentables ».

Ainsi, le temps d'une rencontre, l'espace de quelques heures dérobées à l'ennui, sur le terrain, nous oubliions la précarité dans laquelle nous nous trouvions. Nous avions fière allure dans ces tenues que l'on nous avait données et nous n'aurions, pour

rien au monde, manqué un entraînement ou un match. Le sport nous permettait de nous évader et, sur les pelouses que nous foulions, qui nous étions et d'où nous venions n'avaient pas d'importance. Seul le collectif comptait. Et nous y puisions la force de nous surpasser pour démontrer que nous, les « immigrés », les « déracinés », les « enfants de zoniers », nous valions autant que les autres. Les victoires que nous remportions avaient une saveur particulière. Nous étions plus en demande de reconnaissance que revanchards envers une vie injuste. En défendant avec férocité chaque centimètre carré de pelouse pour que les cages de notre équipe restent inviolées, en partant à l'assaut de la ligne de but adverse pour transpercer leurs filets, c'est notre honneur que nous tenions à faire respecter.

C'est pour défendre les miens que je suis devenu communiste. Je n'ai fait que prolonger ce que j'avais appris sur un terrain. À savoir que rien n'est jamais impossible. Quand on y croit et qu'on le veut.

Avec un autre membre de la MOI, Rino Della Negra, que nous appelions entre nous « l'ailier-droit résistant », nous évoquions souvent ce sport dans lequel il excellait. Après avoir porté les couleurs d'Argenteuil, il avait brillé sous celles du club phare de la capitale, le Red Star Olympique. Son sens du dribble, sa vélocité et sa vision du jeu suffisaient à démontrer tout son talent. Il avait le potentiel d'un futur grand joueur. Mais la guerre avait détruit tous ses rêves et la carrière prometteuse qui lui tendait les bras. Alors nous remontions avec nostalgie dans ce passé, pour oublier le poids du présent.

La « zone ».

Y avoir vécu a façonné ce que je suis. Sur ordre des Allemands, en 1941, les Français ont rasé « ce nid de terroristes ». Car les pauvres, quand ils sont affamés, peuvent se montrer dangereux. Alors pour dératiser et assainir ces terres contaminées par une révolte prête à déferler à la moindre étincelle, la majeure partie de ses habitants avait été arrêtée et déportée.

Et personne ne s'en était offusqué car ce n'était pas une grande perte.

Qui ne dit mot consent.

Chapitre 14

Le coût de la clandestinité, je le connais pour en avoir payé le prix à grand renfort de mensonges quotidiens assénés à mes proches. J'espère qu'un jour ils me pardonneront de leur avoir caché cette double vie que je leur imposais. Même si j'agissais ainsi pour les protéger.

Ici, je ne parviens pas à extirper ces idées sordides de mon crâne et je m'enfonce dans une spirale infernale qui m'attire vers le dégoût inextricable de ce que j'ai fini par devenir.

Je n'ai pas vu mon fils grandir, je n'étais pas présent lorsqu'il me réclamait à ses côtés. Ma femme trouvait le lit vide quand elle voulait se recroqueviller contre moi après un mauvais rêve. J'ai dressé entre eux et moi un rempart aux pierres bien plus épaisses que celles de cette prison de Fresnes. Un mur de duperies et d'histoires inventées au raccroc. Mais leur parler de mon activité au sein de la Résistance m'était impossible. Je les aurais mis en danger et je ne pouvais me permettre de courir le moindre risque. J'étais condamné à me taire et à ressasser ma culpabilité.

Pour expliquer mes absences prolongées, je devais forger de toutes pièces des prétextes crédibles et me montrer convaincant pour que ma parole ne soit jamais remise en doute. Parfois, de les tromper ainsi, j'en aurais pleuré de rage et de colère.

C'était soit un ami dans le besoin à aider ou le couvre-feu qui m'avait pris au dépourvu et obligé à dormir là où je me trouvais pour ne pas être arrêté. Car, avec mon passé de militant communiste, j'aurais été en tête sur la liste des otages à fusiller. Parfois, une réunion organisée au dernier moment ou la rame de métro tombée en panne venaient justifier mon retard. Puis c'étaient les obsèques d'une vieille connaissance emportée par une cruelle maladie. Et, en dernier recours, le silence, quand j'étais fatigué de leur mentir. Oui, ce silence obstiné, pire que les non-dits.

Je n'étais pas un membre « permanent » de notre organisation. J'avais une vie « à côté ». Je ne percevais pas de solde même si, parfois, en cas de nécessité, il m'était attribué des tickets d'alimentation ou un peu d'argent pour des besoins ponctuels. Aussi je continuais à travailler en tant que menuisier ou manoeuvre au garage Chaillot, à Villacoublay et aux établissements ACO.

Je devais subvenir aux besoins de ma famille et, pour ce faire, mener une existence « normale » pour, en plus des contraintes financières, n'éveiller surtout aucun soupçon auprès de nos voisins. Certains n'auraient pas hésité à me dénoncer et, bien à l'abri derrière leurs sourires hypocrites, ils auraient prévenu qui de droit pour me remettre entre les griffes acérées des nazis et de leurs laquais français. Quand je quittais notre domicile, cet appartement où nous nous étions installés, rue de Tolbiac dans le 13e, toute la journée je vivais dans l'angoisse. À mon retour, rien ne m'assurait que les inspecteurs des Brigades spéciales n'étaient pas là à attendre que je tombe dans la souricière qu'ils m'auraient tendue.

La vie clandestine impose des règles strictes et contraignantes. Après les avoir éprouvées dans ma chair et dans mon esprit, je les ai inculquées aux jeunes recrues, avant même de leur apprendre à se servir d'une arme. Pour qu'ils puissent ainsi déjouer les filatures, les rafles et les contrôles de ces policiers chevronnés et obstinés qui nous avaient pris en chasse.

Dans la lutte armée, se protéger est aussi important que de préparer une action et de l'exécuter.

Je le leur martelais à la moindre occasion pour qu'ils com-

prennent bien les dangers auxquels ils s'exposaient. En intégrant les F.T.P.-M.O.I., ils abandonnaient leur ancienne vie pour en commencer une nouvelle marquée du sceau de la solitude. Ils ne connaîtraient que deux ou trois personnes. L'organisation en triangle était la plus à même de limiter les risques.

Je savais qu'ils sacrifieraient l'affection des leurs, qu'ils devraient renoncer aux autres pour disparaître dans la mémoire de leurs mères, pères, sœurs, frères, épouses, compagnes, enfants et amis. Jusqu'à devenir la silhouette d'un corps dans cette armée d'ombres qu'ils rejoignaient. Ils devaient en prendre conscience en s'engageant dans ce combat éprouvant.

Cette discipline cimentait les liens qui nous unissaient. Elle nous renvoyait à notre sens de la responsabilité et à notre engagement de femmes et d'hommes. Elle résidait dans une conception commune de buts et de motivations politiques. Écraser le fascisme jusqu'à ce qu'il crache le sang noirâtre et visqueux de ses veines atrophiées et malades. Pour édifier une nouvelle société fondée sur la justice sociale et la liberté.

Le bréviaire des recrues comportait des commandements stricts à ne jamais enfreindre. Notre survie à tous en dépendait.

Ne jamais parler à quiconque de ses activités résistantes, ne pas s'intéresser aux actions des autres camarades. Et ne pas chercher à en savoir plus que le strict nécessaire sur l'organisation à laquelle ils appartenaient. Nous ignorions nos noms et nous ne nous connaissions que sous le pseudonyme que nous avions choisi. Moi c'était « Pierrot ».

Ne pas avoir sur soi d'adresses ou de documents compromettants était vital pour protéger les autres en cas d'arrestation.

Pour faire face aux incessants contrôles d'identité, connaître par cœur le libellé de ses faux-papiers était impératif. Une seule hésitation suffisait à vous envoyer croupir dans les locaux de la préfecture de Police.

Éviter de se trouver plus de deux à un rendez-vous suffisamment espacé du précédent pour que chacun puisse s'assurer qu'il n'était pas suivi. S'habiller normalement, s'efforcer de ressembler à Monsieur-tout-le-monde et être ponctuel. Se fondre dans

la masse, ne pas se faire remarquer, être discret jusqu'à en devenir paranoïaque. Et ne jamais attendre plus de cinq minutes si celle ou celui que l'on devait rencontrer ne venait pas. Ne jamais fréquenter le centre de Paris, les cafés, les restaurants, les cinémas, les lieux publics, afin de ne pas éveiller l'attention et la suspicion.

Ne jamais s'attarder après une action et ne jamais revenir dans le secteur des opérations.

Ne pas prendre le métro ou seulement aux heures de pointe pour mieux se perdre dans la foule, préférer le bus où les contrôles sont moins fréquents. Ou mieux, marcher.

Modifier sa physionomie, se laisser pousser la moustache, la barbe, porter des lunettes, se teindre les cheveux et changer de tenue vestimentaire pour brouiller les signalements établis par la police.

Mais toutes ces recommandations élémentaires n'ont pas suffi et n'ont pas toujours été respectées à la lettre, comme les règles de la clandestinité l'exigent. Surtout par les plus jeunes d'entre nous. Mais également par certains plus âgés et expérimentés.

Pour autant personne n'a le droit de nous juger. Quand, épuisés et privés des bonheurs simples, notre attention se relâchait, replonger dans la « normalité » rendait notre quotidien plus supportable. Nous retrouvions nos marques et l'essence même de nos existences que nous avions mises de côté. Notre meilleure excuse était notre faiblesse. Nous voulions croire que nous étions encore vivants, nous abreuvant de la lumière du monde.

Mais au bout du compte, que pouvions-nous vraiment pour tenir à distance cette meute de chiens enragés qui voulait nous coincer, nous broyer et nous détruire ? Ces ordures étaient partout, se relayaient, ne dormaient jamais, se planquaient dans des camions bâchés, se déguisaient en postiers ou en gaziers. Certains osaient porter cette infâme étoile jaune que, indignes, ils ne méritaient pas. Quand nous pensions les avoir semés, ils étaient toujours là. Ils déjouaient toutes nos ruses et finissaient par nous retrouver même quand nous croyions nous être débarrassés d'eux pour de bon.

Dans le bureau des inspecteurs, le premier jour où ils m'ont interrogé, sur un mur sale et humide, ils avaient affiché, bien en évidence, le résultat de leur grande traque. Je revois ces feuilles assemblées sur lesquelles des traits de différentes longueurs partaient de chacun des points et des carrés. Et au-dessus et en dessous desquels ils avaient écrit nos noms. Puis ces lignes se recoupaient, se croisaient pour former des figures géométriques bizarres qui nous reliaient les uns aux autres. Une immense toile d'araignée tissée, jour après jour, avec patience et méthode. Le fruit de longs mois de filature dans cette chasse à l'homme haineuse et obstinée. En l'exposant avec orgueil, ils voulaient nous prouver qu'ils savaient tout et qu'ils avaient démantelé notre organisation.

Je me couche sur ma paille. Essayer de dormir et ne jamais me réveiller. Je voudrais que tout se termine. Maintenant. Tout de suite. J'aime trop la vie pour pouvoir supporter la mienne plus longtemps.

Suis-je un lâche si j'avoue que je ne veux pas mourir ?

Chapitre 15

L'aumônier de la prison, l'abbé Franz Stock – « l'Archange dans l'Enfer » comme nous le surnommons entre nous – est passé me voir en fin d'après-midi.

Il m'a demandé quel était mon état d'esprit. J'ai haussé les épaules et je lui ai répondu avec un sourire : « Mal. Demain, qui sait, j'irai mieux peut-être. Mais, mon Père, serai-je encore là pour vous répondre ? »

Il est resté une dizaine de minutes au cours desquelles nous avons parlé de choses et d'autres. Il ne cherche plus à me convertir, à « m'ouvrir le cœur et l'esprit ». Aussi nos discussions sont souvent banales, comme si la simplicité de la vie s'invitait à chacune de nos rencontres pour que j'oublie ma cellule, cette prison et ce qui m'attend. Aujourd'hui, la Mort était entre nous et, même si nous ne l'avons pas évoquée une seule fois, dans chacun de nos mots nous la devinions. Il m'a offert quelques carrés de chocolat qu'il a sortis de cette énorme sacoche qu'il traîne toujours avec lui. Je ne sais comment il s'y prend pour se procurer cette friandise si rare.

J'éprouve un immense respect pour cet homme doux, sensible et toujours à l'écoute. Mon athéisme n'entame en rien l'estime que j'ai pour lui.

Son Dieu permet à certains de mieux supporter la vie, mais il ne leur enlèvera pas ce goût d'amertume que le malheur laisse toujours dans la bouche des miséreux. Il ne me convaincra jamais du contraire.

Lors de notre première rencontre, j'étais resté muet, persuadé d'avoir affaire à un faux prêtre, à un « mannequin des nazis » revêtu d'une soutane et dépêché pour me soutirer par la ruse des aveux que mes bourreaux n'étaient pas parvenus à m'arracher par la torture. Il parlait très bien français. Oui et alors... Certains gestapistes et quelques officiers également. Cela ne signifiait rien.

Mais au fil de nos brèves conversations, ma méfiance s'était effacée. Moi « l'Espagnol rouge », à la réputation de « bouffeur de curé », malgré mes sarcasmes, il s'obstinait à revenir, à m'offrir son appui moral pour m'aider à surmonter les épreuves.

Sur le visage de l'homme épuisé que j'avais devant moi, je lisais de la bonté et de la générosité. Je compris qu'il réconfortait les prisonniers comme il le pouvait, transgressait, au risque de sa vie, le règlement en faisant passer des messages dans les deux sens, entre nous et nos familles. Au nom de la charité, il osait tout. Il se levait à quatre heures du matin pour parcourir, en vélo, les quinze kilomètres qui séparaient son domicile de la prison de Fresnes. Il défiait la vigilance des gardiens, apportait de la nourriture, transportait des vêtements, offrait des livres. Un jour, il avait sorti le carnet dans lequel il notait les besoins des uns et des autres. Puis il avait vérifié n'avoir rien oublié, extirpant un tas d'objets de sa sacoche : « Le deuxième couloir a besoin d'une cuillère, la cellule 387 d'un missel, la 299 d'une brosse à dents, la 262 désire Racine, Claudel et Rimbaud. Le quatrième couloir a besoin d'une glace, le cinquième d'une lame de rasoir, le troisième de ciseaux de coiffeur, les cellules 131, 294, 393, 495, 501 de peignes, la 110 voudrait un livre de prières... »

Dans cet univers de haine et de solitude, petit à petit, il était parvenu à gagner ma confiance jusqu'à devenir un être fraternel. Même si tout nous séparait. « Chaque détenu est pour moi comme le Christ humilié, rejeté et abandonné par les siens », me répétait-il souvent.

L'expérience de la vie m'a appris à juger de la valeur des hommes. Et j'ai fini par comprendre que l'abbé Franz Stock appartenait à une catégorie rare : ceux pour qui la vie des autres passe toujours avant la leur. Même si elle exige de sacrifier la sienne. Il était de la même espèce que Missak Manouchian.

Je sus également que, dans la plus grande discrétion, il recevait chez lui les proches des résistants incarcérés. Les pères, les mères, les épouses, les amis, l'attendaient devant son domicile, rue Lhomond. Les gens étaient parfois si nombreux qu'ils faisaient la queue sur le trottoir. Il leur portait secours, les épaulait et les apaisait. Quand il le pouvait, il leur communiquait des nouvelles.

« Avant » et « Après ».

Il n'avait jamais réussi à transmettre à Adoracio le mot que je lui avais griffonné à la va-vite. Un jour, il m'avait tendu sa Bible et un crayon à papier : « Tenez, Celestino, écrivez à votre femme, à votre fils, à votre famille. Je me débrouillerai pour qu'ils aient de vos nouvelles. »

Mais ce message ne leur était jamais parvenu. À l'adresse que je lui avais fournie, il n'avait trouvé personne.

« C'est qu'ils sont en lieu sûr », m'avait-il glissé, bienveillant, et pour me rassurer.

Un jour, je lui avais demandé combien d'hommes il avait accompagnés jusqu'à la mort. Il avait refusé de me répondre. Mais j'avais insisté.

« Je suis placé en face d'une souffrance que je ne peux supporter que fortifié par le Saint-Sacrement », avait-il commencé. Puis, les yeux voilés de tristesse, il avait fini par m'avouer : « J'ai cessé depuis longtemps de compter. »

Chapitre 16

« Je ne regrette pas mon passé ; si je pouvais revivre, je serais encore le premier. »

Malgré les nombreux doutes qui m'assaillaient et la multitude de questions que je me suis posées, dans la mesure du possible, mes choix ont, à chaque fois, été limpides, évidents et sincères. J'ai toujours agi pour ce que j'estimais être le plus juste et je n'ai surtout pas la prétention d'avoir eu raison.

Mes actes, je les revendique. Chacun d'entre eux. Avec la même hargne et cette détermination farouche qui m'a toujours guidé.

Je ne suis certain de rien. Ceux qui affichent une assurance excessive sont des idiots présomptueux. Car qui suis-je pour affirmer que j'ai toujours été dans mon droit ? Pourtant, si je devais reprendre tout, depuis le début, je ne changerais rien à tous ces événements qui ont jalonné ma vie, m'ont construit et m'ont permis d'avancer. Je ne trahirais aucun de mes engagements. Dans la fragilité de ma situation, j'ai puisé ma force. Je suis fier de ce que je suis devenu et je n'ai surtout jamais eu la prétention d'être exemplaire ou de servir de modèle.

Avec le même enthousiasme, j'adhèrerais aux Jeunesses Communistes pour défendre ces valeurs auxquelles je crois.

Les autres passeraient à nouveau avant moi ; je lutterais pour que ce monde soit plus juste ; sans sourciller, je reprendrais les armes pour protéger mes idéaux.

Ma vie aura été marquée au fer rouge de la lutte. Je suis né un 1er mai, quand on célébrait la fête des travailleurs. Alors, que je sois venu au monde ce jour-là était peut-être un signe. Et j'aimerais que l'on plante du muguet autour de ma tombe.

Sans m'interroger, je serais encore le premier à quitter ma famille et mon travail de menuisier. Pour secourir la République espagnole, après le coup d'État des nationalistes. La vision que les fascistes ont du monde ne sera jamais la mienne. Ils défendent la mort. Moi et mes camarades, nous honorons la vie.

Je rejoindrais les Brigades internationales, j'apprendrais aux recrues à se battre, je serais intransigeant avec les lâches, je soutiendrais ceux qui doutent, je relèverais ceux qui tombent.

Je serais encore le premier à continuer à combattre alors que tout était fini et que les franquistes voulaient poursuivre leur tuerie au-delà des Pyrénées. Pour protéger mon peuple, je lutterais jusqu'à m'écrouler d'épuisement.

En tête, je franchirais la frontière. Je refuserais de déposer les armes aux pieds d'officiers français arrogants dont l'unique intention était de nous humilier car nous n'étions, pour eux, qu'une armée de vaincus, de va-nu-pieds en guenilles.

Je fuirais l'enfer du camp d'Argelès-sur-Mer, ces plages, entre mer et barbelés, inhospitalières et inhumaines, sur lesquelles ils nous avaient parqués, espérant que nous crèverions les uns après les autres. De faim, de maladie, de désespoir.

Je m'engagerais encore dans une compagnie de travailleurs étrangers.

Je repartirais travailler en Allemagne pour frapper l'ennemi au cœur et je m'évaderaï encore. Je rejoindrais Paris et je militerais à nouveau même si je n'en ai plus le droit, parce qu'ils ont interdit le Parti. Je braverais les interdictions et les lois dégradantes de Vichy ; je cracherais sur le portrait de Pétain ; je maudirais cette raclure de Laval et tous ses sbires vautrés dans la fange collaborationniste.

Je rejoindrais les F.T.P.-M.O.I. et je me jetterais à corps perdu dans la clandestinité.

Je lancerais des tracts à la sortie du métro, devant les terrasses des cafés, dans les salles de cinéma.

Je volerais des vélos pour permettre à mes camarades de fuir lors d'actions périlleuses. Je mettrais le feu aux immeubles qui abritent les miliciens du traître Darnand, les membres du Rassemblement national populaire et du Parti populaire français dirigés par ces saloperies de Doriot et de Marcel Déat. Au péril de ma vie, je placerais des bombes devant le domicile des collabos zélés, des journalistes vendus, des politiques haineux. Et ambitieux. Et j'attendrais, tapi dans l'ombre, à espérer que les explosifs leur pètent en pleine gueule, qu'ils ne crèveront pas tout de suite et qu'ils se sentiront partir, pendant de longues minutes, interminables, avant de retrouver le néant.

Je jetterais des grenades sur les troupes d'occupation qui, arrogantes, arpentent les rues pour parader et arrêter ceux qui ne respectent pas le couvre-feu. Les pavés qu'ils martèlent seraient jonchés de morts et de blessés. Je mitraillerais à bout portant les bus qui conduisent les permissionnaires dans les gares. Je saboterais les lignes de chemin de fer pour que les fascistes ne puissent plus progresser. Je bousillerais les pylônes électriques afin qu'ils ne puissent plus communiquer. Je saccagerais les entrepôts d'armes pour qu'ils ne puissent plus nous massacrer.

Je ne m'arrêterais jamais, je les harcèlerais sans cesse, je m'abrutirais, je ne me reposerais pas, je ne dormirais plus. Le sommeil ne serait plus qu'un rêve oublié que j'ai un jour connu.

Et, avec mon calibre 7.65 mm, je tuerais encore. Avec calme et précision. Je n'épargnerais personne. Sans douter un seul instant de la nécessité de mon acte, j'appuierais sur la gâchette pour éliminer l'ennemi. Non pour le plaisir de voir le sang de ces hommes couler, mais seulement pour détruire ce qu'ils symbolisent.

En supprimant leurs vies, je permettrais à d'autres de vivre à nouveau la leur.

La guerre est laide, la mort est hideuse, mais l'une et l'autre

sont incontournables pour terrasser l'oppression. Je ne serais pas un assassin irréflecti, un meurtrier impulsif. J'apprendrais à apprivoiser mes états d'âme, je soignerais ma conscience en me répétant que la voie vers la liberté exige toujours des sacrifices, difficiles mais nécessaires.

Je revivrais l'angoisse d'être filé, surveillé, épié ; je croirais « les » voir partout ; je remarquerais des heures et des heures pour semer ceux qui me traquent sans être certain d'y être parvenu.

Je ne me reposerais plus qu'une poignée d'heures par nuit, dans des planques aux fenêtres condamnées. Je préférerais l'ombre à la lumière ; j'opterais pour la peur plutôt que pour la tranquillité ; je choisirais la solitude à la foule. J'oublierais qui je suis à force d'avoir changé de nom.

Je ne serais plus que « Pierrot », le matricule 10608. Un soldat anonyme.

J'exécuterais les ordres, je ne me plaindrais jamais, j'obéirais toujours. Je canaliserais la rage des jeunes, je leur apprendrais à fabriquer des bombes, à se servir d'une arme sans trembler. Je serais leur chef, leur instructeur, leur confident, leur ami. Leur dernière famille.

Pendant vingt-sept ans, j'ai vécu en homme libre. Et cela n'a pas de prix.

Le seul remord qui me ronge est de ne pas avoir plus souvent répété à ma femme et à mon fils combien je les aimais. Et de ne pas avoir consacré assez de temps à élever Juanito, à m'occuper de lui. D'avoir été plus souvent absent que présent.

Je ne vieillirai pas à leurs côtés, je ne partagerai plus aucun moment de bonheur avec eux, je ne serai plus là pour les reconforter dans les épreuves. Et Melanio, mon frère... Et mes sœurs... Quelle sera leur vie ? Que deviendront leurs enfants ?

Mais je continuerai à vivre en eux. Et après ma mort, « je voudrais que mon fils ait une belle instruction ». Puis quand il sera en âge de se forger sa propre opinion, j'espère qu'il comprendra ce père qu'il n'aura connu qu'à travers les témoignages de celles et ceux que j'ai aimés. En héritage, je n'ai que mon nom à lui

offrir. Sera-t-il fier de le porter ?

« Je ne regrette pas mon passé ; si je pouvais revivre, je serais encore le premier. »

Ne pas avoir plus souvent exprimé à mes parents toute ma reconnaissance pour les valeurs qu'ils m'ont inculquées est un fardeau bien trop lourd à porter. Car je leur dois d'avoir été ce que je suis.

Chapitre 17

« Aujourd'hui, à trois heures, je serai fusillé. »

Tout s'arrêtera dans quelques heures.

Maintenant, je sais. Je n'en ai plus pour longtemps à attendre.

L'abbé Franz Stock est venu me l'annoncer ce matin. « Vous serez une vingtaine », a-t-il ajouté dans un murmure.

Je préfère l'avoir appris par lui plutôt que par un autre.

Mal à l'aise et les yeux ravagés par la douleur, il est resté de longues minutes à m'observer en silence.

Il a ouvert son missel et il m'a proposé son aide spirituelle pour m'assister, me préparer à vivre dans la sérénité ces derniers moments.

Je lui ai répondu poliment que je n'en avais pas besoin. Son Dieu d'amour ne m'intéresse pas ; pardonner aux ennemis pour partir le cœur en paix m'est impossible et aussi sincères que ses prières soient, elles ne me seront d'aucun secours à la seconde ultime. La limite entre le bien et le mal est souvent difficile à discerner...

Ce lundi 21 février 1944, nos noms s'ajouteront à la liste macabre de ceux qui nous ont précédés.

« Aujourd'hui, à trois heures, je serai fusillé. »

Je ne parviens pas à réaliser. Comment peut-on se résoudre

à mourir ? De savoir qu'il ne me reste qu'une poignée d'heures à vivre est effrayant et étrange à la fois. Après s'être arrêté, le temps va s'accélérer sans que je puisse le ralentir.

« Je serai là », a chuchoté l'abbé Franz Stock en sortant discrètement de ma cellule, le dos voûté et le pas lourd. Puis je l'ai entendu murmurer en refermant la porte : « Je me demande parfois si je pourrai continuer... Si seulement je pouvais dormir... »

Je fixe la feuille de papier qu'il m'a remise pour rédiger ma dernière lettre. La plume Sergent-Major reste immobile entre mes doigts. Du dehors, j'entends des cris et des clameurs que le vent transporte jusqu'ici. À vol d'oiseau, le stade n'est qu'à cinq cents mètres. Une compétition sportive se déroule aujourd'hui. La vie continue. Je meurs aussi pour ça.

Je n'ai pas à réfléchir à ce que je vais écrire. Je me suis préparé depuis si longtemps. Ces mots, je les ai répétés des milliers de fois dans ma tête. Ce sont mes messagers : ils rejoindront bientôt, je l'espère, celles et ceux que j'aime. Je ne dois rien montrer de ce que je ressens. Et taire le bruit assourdissant de cette tempête dans mon crâne. Ils auront déjà bien assez de peine...

Fresnes

21 février 1944

Mes chers Parents, Sœurs et Frère,

Ma chère femme et fils,

Aujourd'hui à 3 heures je serais fusillé.

Je ne suis qu'un soldat qui meurs pour la France.

Je vous demande beaucoup de courage comme j'en ai moi-même, ma main ne tremble pas, je sais pourquoi je meurs et j'en suis très fier.

Ma vie a été un peu courte, mais j'espère que la votre sera plus longue.

Je ne regrette pas mon passé, si je pouvais revivre, je serais encore le premier.

Je voudrais que mon fils est une belle instruction, à vous tous vous pourrez réussir.

Ma chère femme tu vendras mes vêtements pour te faire un

peu d'argent. Dans mon colis tu trouveras 450 francs que j'avais en dépôt à Fresnes.

Mille baisers pour ma femme et mon fils.

Mille baisers pour tous.

Adieu à tous.

Celestino Alfonso

Je souffle sur l'encre pour qu'elle sèche plus vite.

Mes derniers mots parviendront-ils à celles et ceux pour lesquels je les ai écrits ? Ma dernière parole d'homme sera-t-elle censurée ?

Je plie la lettre et je la glisse dans la poche de ma veste.

Habituellement, les condamnés ont le droit de rédiger une dernière lettre avant de partir mourir. Moi, je préfère l'avoir écrite maintenant. « Là-bas », je la remettrai à l'aumônier ou à un officier de la Wehrmacht. Ainsi, avant qu'ils ne nous conduisent pour nous attacher aux poteaux d'exécution, je pourrai reconforter, soutenir et encourager mes camarades. J'épaulerai ceux qui auront peur. Cela m'aidera à supporter mon angoisse.

Je me lève et j'attends. Je veux être debout quand les Allemands entreront.

Je sais ce qu'il va se passer maintenant.

Les gardiens nous extrairont de nos cellules. Dans les allées résonneront La Marseillaise et L'Internationale. À chaque fois que des condamnés partent pour être fusillés, ceux qui restent bravent le règlement pour saluer et encourager ainsi ceux qui les quittent en chantant. Avant que leur tour ne vienne.

Nous suivrons ensuite des couloirs souterrains mal éclairés, puis nous sortirons dans une cour où nous attendra une voiture cellulaire ou un camion bâché. Ils nous enchaîneront, deux par deux, les mains derrière le dos. Puis nous grimperons à l'intérieur du véhicule pour notre ultime voyage. Le trajet jusqu'au Mont-Valérien durera une trentaine de minutes. J'espère que je serai installé à l'arrière. Car la paroi qui donne sur l'extérieur est pourvue de quelques fentes horizontales d'aération. Ainsi, je

pourrai dire adieu au monde en me brûlant une dernière fois le regard au contact de sa lumière dégueulasse. L'odeur âcre et les couleurs aveuglantes de la vie, pour la dernière fois, viendront ainsi à moi par intermittence.

Ils sont là.

Leurs bottes martèlent le sol. Un coup sec dans la porte. Une clé que l'on tourne. Des ordres brefs.

Je ne baisserai pas le regard. Je les défierai sans broncher. Je m'avancerai vers eux sans prononcer un seul mot. Sur mon visage, ils ne liront rien. Qu'ils terminent leur besogne et que l'on en finisse enfin.

Je suis prêt à affronter mon destin. Il est l'heure.

« *Adieu à tous.* »

Chapitre 18

Il ne supporte plus d'être ce qu'il est devenu. Il a honte d'être allemand. Son uniforme symbolise la haine, le mépris de l'individu et, en le portant, il a oublié ces valeurs auxquelles il croyait avant la guerre.

Le national-socialisme est un monstre hideux aux membres difformes et à l'haleine putride. Il a poussé sur les décombres d'un cadavre décomposé en se nourrissant de rancœur, de désespoir et de colère. Une épidémie, la peste brune, a ravagé les cerveaux des crédules, des peureux et des ambitieux pour les entraîner vers l'abîme.

Son peuple s'est renié en croyant dur comme fer aux balivernes d'une bande de malades mentaux.

Clemens Ruther, lui l'antinazi convaincu, s'est fourvoyé en restant silencieux pendant ces longues années de chaos. En spectateur désabusé, il a observé le monde d'hier se calciner, il n'a pas essayé d'éteindre les braises pour sauver ce qui pouvait l'être encore. Et pire, par sa lâcheté, il a attisé l'incendie en se réfugiant dans le silence des faibles.

Même si, depuis son affectation récente au fort de Nogent-sur-Marne, il traîne une réputation de sous-officier un peu rebelle au sein de la Feldgendarmerie, il n'a jamais eu le courage de lutter

contre ce régime qu'il abhorre.

Rongée par la mauvaise conscience, son âme s'est gangrenée sans qu'il n'y prenne garde. Il n'ose plus se regarder dans le miroir. Il fuit sa propre image, celle d'un homme méconnaissable qui s'est renié. Il voudrait témoigner de cette violence inouïe, de ces horreurs perpétrées, mais il ne sait comment s'y prendre. La nuit, il se retient pour ne pas hurler.

Alors, pour se réconcilier avec lui-même, pour reconquérir une fragile paix intérieure, il a compris qu'il devait agir.

L'occasion s'est enfin présentée et il a compris qu'elle marquerait le début de sa renaissance.

Aujourd'hui, il a apporté son appareil photo, un Minox qu'il a dissimulé dans la poche de sa vareuse. Il a décidé de substituer des preuves pour abolir l'oubli. Pour témoigner, il défiera l'ogre nazi dans sa tanière, en photographiant cet après-midi la première exécution à laquelle il va assister. Avec ses hommes, il a reçu l'ordre de conduire vingt-deux condamnés à mort, à l'ouest de Paris, à Suresnes, à la forteresse du Mont-Valérien, pour que ces derniers y soient fusillés.

Ce que Clemens Ruther s'apprête à accomplir n'est pas en soi, il le sait, un fait d'armes exceptionnel. Mais les risques sont considérables. Il va désobéir au règlement, braver les interdits pour, au final, enfin résister. Pour se retrouver et se remettre à vivre. S'il est pris sur le fait, c'est la cour martiale et la mort qui l'attendent. Il n'aura aucune mansuétude à espérer. Les traîtres ne bénéficient pas de circonstances atténuantes. Aussi devra-t-il agir vite, guetter le moment opportun et surtout rester discret pour n'éveiller aucun soupçon. Pour endormir leur méfiance. Il a répété mentalement le moindre geste, il a vérifié consciencieusement son matériel, il a tout planifié même s'il sait qu'il devra s'adapter aux aléas qui surgiront. Car rien ne se déroule jamais comme on l'a prévu. La théorie et la pratique. S'il parvient à prendre ces photos, il n'a pas encore réfléchi à ce qu'il adviendra de ces clichés compromettants.

Il ne les détruira pas, il conservera précieusement les négatifs et, le moment venu, il les communiquera à l'extérieur. Reste à

savoir comment, quand et, évidemment, à qui. Il avisera par la suite. Il agit surtout pour se sauver, lui, mais il n'a pas vraiment réfléchi aux suites qu'il compte donner à son acte. S'il réussit à le mener à bien.

Chapitre 19

La route défile devant lui. Son destin est étroitement lié à ces hommes qu'il ne connaît pas, qu'il mène à la mort et qu'il veut sauver de l'oubli.

Le ciel est d'un bleu étincelant. Un froid sec brûle les poumons. La température ne doit pas dépasser un degré.

La neige recouvre la chaussée et il veille à ne pas perdre le contrôle de sa motocyclette en glissant sur une plaque de verglas.

Les deux camions qu'il escorte avec ses hommes sont partis de la prison de Fresnes depuis vingt-cinq minutes.

Le convoi traverse la ville de Sèvres et, après quelques minutes, entre enfin dans Suresnes.

Un vent glacial écorche les flancs de la colline qui conduit au Mont-Valérien. Inlassablement, il s'engouffre dans des forêts d'arbres dénudés, méprise les branches à moitié mortes qu'il brise avec rage, poursuivant sans répit sa course échevelée, ne s'accordant une courte pause que pour mieux se remettre aussitôt à détruire les dernières traces de vie.

Ils parviennent devant le poste de contrôle qui les sépare de l'entrée principale de la forteresse.

Les soldats en faction arrêtent les deux véhicules. Clemens

Ruther a la gorge nouée. Son heure de vérité approche. Tout va s'accélérer. Il pose pied à terre et se retourne pour contrôler qu'aucun de ses hommes ne manque à l'appel. Il desserre la lanière de son casque et retire ses gants. Les moteurs tournent au ralenti. Les gaz d'échappement forment de petits nuages de fumée qui se fracassent sur les murs épais de l'enceinte. Un Hauptsturmführer sort d'une guérite en maugréant et s'avance vers le premier véhicule pour vérifier les papiers officiels qu'on lui tend à travers la vitre baissée. Il les parcourt avec attention, puis il s'écarte sur le bas-côté et donne l'ordre de lever la barrière. Les grilles massives s'ouvrent et le cortège funèbre se remet en branle.

Les camions s'engouffrent dans les sous-bois et viennent se garer aux abords d'une butte.

La lumière pique les yeux. La neige ne parvient pas à fondre. La nature se tait et attend.

Les bâches sont relevées et les soldats aident les prisonniers à descendre des véhicules. La plupart ne sont pas vêtus pour affronter le froid. Clemens Ruther observe les visages de ces hommes qui vont être exécutés. Certains ne doivent pas avoir vingt ans. Il en reconnaît quelques-uns pour les avoir vus sur une affiche rouge placardée depuis hier dans les rues de Paris. Il les détaille un par un, traque la peur, le courage, le désespoir et la bravoure. Ils sont vingt-deux aujourd'hui à affronter leur destin. Combien les ont précédés ? Et combien après ?

Les mains attachées derrière le dos, ces malheureux sont conduits ensuite vers une chapelle désaffectée à l'intérieur de laquelle ils sont poussés sans ménagement. Sur le vitrail de la façade, le soleil vient s'écraser avec violence. Devant l'entrée, il reconnaît l'abbé Franz Stock qui se tient immobile. L'aumônier reste un long moment à se recueillir et à prier à voix basse. Puis il lève les yeux vers le ciel, prend sa respiration, soupire et demande à entrer pour rejoindre les condamnés. Un soldat s'écarte pour le laisser passer. Puis, le bruit de la porte qui se referme et que l'on verrouille vient briser le silence poignant des lieux.

Un officier SS s'approche de Clemens Ruther pour le sermonner. N'a-t-il pas mieux à faire que de rester là à rêvasser ? Il lui ordonne sèchement de rejoindre le lieu de l'exécution, lui désignant du bras une clairière située à cent cinquante mètres de la chapelle. Il parcourt un étroit sentier, ne prête pas attention aux hauts murs de pierre qu'il longe, ignore les peupliers décharnés par l'hiver et esseulés sur les talus. Le printemps reviendra, mais, avant que la nature ne se remette à vivre, la froidure réclame son dû et lutte pour ne pas en être dépossédée.

Il parvient en haut d'une butte et découvre en contrebas cinq poteaux dressés dans une clairière entourée de sous-bois clair-semés.

Un commando de la Wermacht, composé d'une quarantaine d'hommes, est sur place. Un premier peloton de soldats se tient debout. La mine grave, ils vérifient les canons de leurs fusils et le bon fonctionnement des leviers de culasse. Devant eux, le genou à terre, les autres sont déjà prêts à tirer. Clemens Ruther se demande à quoi ils pensent à quelques minutes de la première exécution. Viseront-ils le cœur des condamnés comme l'abbé Franz Stock vient juste de le leur suggérer en passant dans leurs rangs ?

Non loin d'une casemate de fortification, d'autres soldats, commandés par quelques officiers, laissent par terre, des caisses en bois dépourvues de couvercle. Elles serviront à transporter les cadavres et à éviter que le sang chaud ne souille le sol gelé. Ensuite les corps seront acheminés à bord des mêmes camions qui les ont amenés pour qu'on les enterre à la va-vite dans les cimetières avoisinants. Pas de sépulture, juste une fosse commune anonyme devant laquelle les familles ne pourront même pas déposer des fleurs, venir se recueillir, honorer leurs morts.

Clemens Ruther voudrait être ailleurs. Auprès des siens. Dans son pays. À des centaines de kilomètres de cette guerre qui n'en finit pas de tuer. La folie des hommes est sans limite.

Il voudrait être loin d'ici mais, aujourd'hui plus qu'aucun autre jour, il n'en a pas le droit. Il n'a pas le choix : il doit témoigner en prenant ces photos. Les massacres ne s'arrêteront pas

pour autant. Il n'est pas naïf au point de le croire. Les morts ne ressuscitent jamais. Mais en capturant leurs derniers instants, il œuvrera afin qu'ils ne sombrent pas dans l'oubli total. Devoir de mémoire nécessaire pour qu'après eux les traces ne soient pas effacées. Et qu'ils retrouvent cette dignité dont on les prive.

Escortés par une dizaine de soldats et un officier, les trois premiers prisonniers approchent. Ils n'étaient pas dans le groupe que Clemens Ruther a escorté jusqu'au Mont-Valérien. Ils devaient déjà se trouver dans la chapelle. Des gamins. Leur seul courage pour affronter les salves des Mausers.

Clemens Ruther se place en haut de la butte, face aux poteaux d'exécution, à l'abri des regards indiscrets, juste derrière l'aumônier qu'il entend prier. D'un geste ferme, il attrape le Minox dans la poche intérieure de son manteau et le serre dans sa main, le camoufle dans sa manche, gardant son bras le long du corps. Il contrôle les battements de son cœur, essaie de respirer lentement, prenant conscience que les secondes à venir seront peut-être les plus importantes de sa vie.

De 15h17 à 15h56, le même rituel se répète. La machine est bien huilée. Moins de quarante minutes suffisent pour fusiller vingt-cinq hommes. Moins de deux minutes pour chacun d'entre eux. Les technocrates nazis peuvent être satisfaits de cette belle moyenne.

On démenotte les condamnés à mort, puis ils sont liés aux poteaux au niveau de la poitrine et sous les genoux. On leur bande les yeux avec un foulard blanc. On utilise les mêmes pour tous. Qu'ils soient souillés de sang n'est pas important.

Un officier se recule.

Trois ordres.

Au premier, les soldats chargent le canon de leur fusil puis actionnent le levier de culasse.

Au second, ils mettent en jouet et visent.

Au troisième, les salves déchirent l'air pour délivrer la mort avec précision.

Les corps sursautent, tressaillent et s'affaissent. L'officier contourne les poteaux déchiquetés par les balles, il se place der-

rière les corps sans vie. Il tire dans la nuque pour donner le coup de grâce et ainsi terminer la besogne.

Et tout est fini.

Ce 21 février 1944, au Mont-Valérien, les vingt-cinq hommes ont été répartis en sept groupes.

À quinze heures et dix-sept minutes, les Allemands fusillent Georges Geffroy, Pierre Le Cornec et Yves Salaün. Ces trois lycéens de Saint-Brieuc n'auront pas eu le temps de fêter leurs dix-neuf ans.

Puis c'est au tour des vingt-deux partisans du groupe « Manouchian ». À quinze heures et vingt-deux minutes, Spartaco Fontanot, vingt-deux ans ; Missak Manouchian, trente-sept ans ; Roger Rouxel, dix-huit ans ; Amédéo Usséglio, trente-deux ans et Robert Witchitz, dix-neuf ans, sont passés par les armes. Georges Cloarec, vingt ans, Rino Della Negra, dix-neuf ans, Césaire Luccarini, vingt-deux ans, Antonio Salvadori, quarante-trois ans, leur succèdent à quinze heures et vingt-neuf minutes. Clemens Ruther photographie cette exécution.

À quinze heures et quarante minutes, Celestino Alfonso, vingt-sept ans, Joseph Boczor, trente-huit ans, Emeric Glasz, quarante-deux ans, et Marcel Rayman, vingt et un ans, sont exécutés. Clemens Ruther vise au jugé et fige la scène sur la pellicule.

À quinze heures et quarante-sept minutes, meurent Thomas Elek, dix-neuf ans, Maurice Fingerwajg, dix-neuf ans, Jonas Geduldig, vingt-six ans et Wolf Wajsbrot, dix-huit ans.

La main de Clemens Ruther ne tremble pas pour ce troisième et dernier cliché qu'il réussit à prendre.

Puis à quinze heures et cinquante-deux minutes, Léon Goldberg, dix-neuf ans ; Armenak Arpen Manoukian, quarante-quatre ans et Willy Szapiro, vingt-neuf ans, se présentent à leurs bourreaux.

Et tout se termine à quinze heures et cinquante-six minutes avec les deux derniers : Szlama Grzywacz, trente-quatre ans, et Stanislas Kubacki, trente-six ans.

Sept salves et vingt-cinq coups de grâce auront suffi.

Les douze hommes qui figurent sur les trois photos de Clemens Ruther permettront aux milliers d'otages et résistants fusillés par les nazis de ne pas sombrer dans l'oubli des mémoires.

Sur le deuxième cliché, on parvient à identifier facilement Celestino Alfonso. Il est vêtu d'une veste, d'un gilet, d'un pantalon noir et d'une chemise blanche sans col.

Il les portait à Fresnes lorsqu'il a été filmé dans la cour de la prison.

Grâce à lui.

Grâce à eux.

Après lui.

Après eux.

Nous.

La célèbre « Affiche rouge », imprimée à 20 000 exemplaires, fut placardée partout en France. Au lieu d'inspirer la réprobation et la haine vis-à-vis de ces « terroristes », elle produira l'effet inverse auprès de la population et suscitera de courageuses prises de position pour défendre et honorer la mémoire de Celestino Alfonso et de ses camarades. Souvent, au bas de ces affiches, on trouvera des fleurs et, sous la photo des victimes, des anonymes écriront : « Morts pour la France ».

DES LIBÉRATEURS?



GRZYWACZ
Juif polonais
2 attentats



ELEK
Juif hongrois
8 déraillements



WASJBROT
Juif polonais
1 attentat,
3 déraillements



WITCHITZ
Juif hongrois
15 attentats



FINGERWEIG
Juif polonais
3 attentats,
5 déraillements



BOCZOV
Juif hongrois
chef dérailleur
20 attentats

FONTANOT
communiste italien
12 attentats



MANOUCHIAN
Arménien
chef de bande
56
attentats
150 morts
600 blessés



RAYMAN
Juif polonais
13 attentats

ALFONSO
Espagnol rouge
7 attentats



LA LIBÉRATION PAR L'ARMÉE DU CRIME!

Postface

« Si le lecteur le souhaite, ce livre peut être tenu pour une œuvre d'imagination. Mais il est toujours possible qu'une œuvre d'imagination jette quelque lueur sur ce qui a été rapporté comme un fait. »

Ernest HEMINGWAY, *Paris est une fête*

Après nous s'inscrit dans un cadre historique précis et s'appuie sur des événements authentiques.

Les faits rapportés se sont réellement déroulés, les personnages ont réellement existé et, autant que possible, aucun détail n'aura été laissé au hasard.

Mais ce roman doit être lu pour ce qu'il est et pour ce qu'il se revendique : à savoir, un roman.

Avec son lot d'inexactitudes.

Ainsi dans *Après nous*, tout est vrai mais, en même temps, rien ne l'est vraiment puisque l'imagination y est partie prenante.

Revenir sur la genèse de ce livre me permet de prolonger ce qui restera, pour le raconteur d'histoire que je m'efforce d'être, une belle expérience d'écriture.

Le fil conducteur de cette postface est de vouloir la partager.

À l'origine d'*Après nous*, une rencontre capitale et décisive avec Alain Blottière, l'auteur du magnifique roman *Le tombeau de Tommy*, paru chez Gallimard en septembre 2009.

Par le biais du site qu'il a consacré à Thomas Elek, membre du groupe Manouchian comme Celestino Alfonso, j'ai contacté Alain Blottière en février 2010 pour lui donner mon humble avis sur son roman et lui demander quelques renseignements.

Car la passionnante lecture du *Tombeau de Tommy* m'avait conforté dans mon intention d'écrire sur les résistants de la F.T.P.-M.O.I. et aborder ainsi ces « années sombres ».

Mais je ne savais par où commencer et n'avais pas encore une idée précise.

La tâche me paraissait insurmontable et je n'étais pas certain d'en être capable.

Alain Blottière a eu la gentillesse de me répondre et, depuis, amical et toujours disponible, il n'a eu de cesse de m'aider, me conseiller, m'aiguiller et m'encourager pour que je mène à bien ce projet.

Si *Après nous* existe, c'est surtout et avant tout grâce à lui.

Ce roman aura été une belle aventure. Avec ses surprises, ses déceptions et ses rebondissements, ses moments d'euphorie et ses passages à vide, ses incertitudes et ses certitudes.

Et surtout, ses « signes » qui sont apparus pendant près d'un an et demi pour m'inciter à suivre les contours d'un chemin inconnu qui, sortant de la brume, se dessinait pour devenir plus familier...

Je ne vais pas les lister. Ce serait fastidieux et je risquerais d'en oublier un grand nombre.

Aussi me contenterai-je de n'en évoquer que deux, qui me semblent suffisamment représentatifs et résumant à eux seuls le sens que je donne au mot « signe ».

Et ils lèveront peut-être une partie du mystère de l'écriture sans pour autant l'expliquer.

Au départ, *Après nous* ne devait être qu'une longue nouvelle. Elle était terminée et je m'apprêtais à la corriger une dernière fois.

Mais je presentais que ce projet d'écriture consacré à Celes-

tino Alfonso méritait « autre chose ».

J'avais mis de côté certains éléments et je regrettais de ne pas les avoir exploités. Un roman peut-être, même si cette idée était somme toute assez vague. Mais me lancer dans un tel chantier était un peu compliqué. Ne serait-ce que par rapport aux nombreuses recherches à effectuer, en complément de celles que j'avais déjà menées et qui m'avaient occupé pendant près d'un an.

En étais-je capable ? N'était-il pas trop ambitieux d'écrire un roman sur un tel sujet ? Si tu te lances, seras-tu à la hauteur ? Autant de questions que je me posais à mes moments perdus.

Oui. Un roman. Pourquoi pas après tout... Cette idée faisait son chemin sans que je parvienne à me décider...

Le premier signe survint en mars 2011.

Suite à la lecture de ma nouvelle, Alain Blottière, l'auteur du *Tombeau de Tommy* m'avait confirmé ce que je pressentais. Je recopie ici un extrait du message qu'il m'avait adressé :

« Je viens de terminer la lecture d'Après nous, et je suis vraiment très heureux d'être le dédicataire de ce si beau texte, dense et poignant, riche en détails véridiques. Je comprends que vous hésitez à l'augmenter à la taille d'un roman, car il se suffit à lui-même. Mais si vous vous lancez, peut-être pourriez-vous en profiter pour nuancer quelque peu le côté édifiant, hagiographique, en apportant quelques faiblesses, quelques doutes, en fin de compte un peu plus de simple humanité au personnage. C'est un avis très personnel, que je me permets de vous donner car je ne veux rien vous cacher du sentiment que j'ai eu. Vous pourriez aussi, naturellement, ajouter beaucoup de choses sur le plan historique, revenir plus en détail sur ses actions, son arrestation, son interrogatoire, tels qu'il y repenserait ou les analyserait dans sa cellule... Mais, je vous le répète, Après nous se tient tout aussi bien comme il est : dense, sobre, d'une grande efficacité.

*Encore bravo pour votre texte et merci de me l'avoir dédié.
Bien amicalement,*

Alain

Il ne me restait plus qu'à me remettre au travail...

J'ai laissé l'idée achever sa maturation...

J'ai continué à lire de nombreux ouvrages consacrés au groupe Manouchian, aux F.T.P.-M.O.I., aux guérilleros espagnols, aux Brigades internationales, aux années sombres.

J'ai traqué entre les lignes des livres que je dévorais, la moindre trace de Celestino. Mais je lisais toujours les mêmes faits, les mêmes choses. Parfois, j'arrivais à assembler quelques éléments du puzzle. Une enquête policière avec très peu d'indices...

Pour que vous compreniez bien où je veux en venir, je me dois de vous préciser que contrairement à d'autres résistants, les éléments biographiques concernant Celestino Alfonso sont très rares...

Et dans les témoignages existants, beaucoup de contradictions dans la version des faits...

Cette histoire était passionnante mais, je dois l'avouer, je tournais en rond et je n'avançais pas. Un peu découragé par ce « sur-place » et certaines démarches qui n'avaient pu aboutir – la consultation des archives de la préfecture de Police de Paris notamment –, j'avais le sentiment que je ne terminerais jamais ce roman. Je suis le premier à dire que même quand on n'écrit pas, on écrit quand même, mais il y a malgré tout des limites à ne pas franchir.

Alors j'ai failli tout arrêter, remettre à plus tard. Voici près d'un an et demi que je vivais avec Celestino Alfonso dans un recoin de mon crâne, aussi saturais-je un peu !

Jusqu'à cet autre signe, le jour où je me suis remis au travail après que les doutes se sont dissipés pour m'offrir une accalmie.

Je cherchais depuis des mois à retrouver un descendant de Celestino Alfonso.

Je n'avais pas réussi à trouver le moindre renseignement sur sa femme.

Une certitude pourtant : Adoracio et leur fils Juanito n'avaient été ni arrêtés ni déportés et avaient survécu à la guerre. Juanito Alfonso était décédé à la fin des années 1990.

Malgré tout, je ne désespérais pas et j'attendais patiemment qu'aboutissent les deux pistes sérieuses que j'avais.

Le Musée national de la Résistance m'avait communiqué les coordonnées d'un petit-neveu de Celestino Alfonso. Je lui avais écrit et attendais sa réponse.

Et, par le plus grand des hasards, sur le forum d'un site consacré au film *L'armée du crime*, de Robert Guédiguian, le cœur battant, j'avais lu le message d'une mystérieuse « Christine 6 », qui précisait être membre de la famille du « résistant espagnol Celestino Alfonso ».

Je lui avais également écrit et espérais sa réponse.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées et j'avais mis mon roman de côté, ne sachant quand je le terminerais.

Et le jour où je reprends mon manuscrit, Pascal Carreno, petit-neveu de Celestino Alfonso, me contacte pour me communiquer des éléments capitaux sur son grand-oncle après m'avoir remercié pour l'intérêt que je portais à son aïeul.

Et le lendemain, c'est sa petite-nièce, Christine Montiel, qui m'écrit. Elle a lu l'extrait de la nouvelle que j'avais mis en ligne sur mon site et m'a livré son sentiment : « J'ai été très émue de parcourir ces quelques lignes car j'y «vis» – aussi paradoxal que ce mot puisse l'être dans le contexte – un court instant les dernières minutes de mon oncle. Je salue l'hommage que vous y faites, celui à un homme qui, malgré son heure arrivée, reste digne et fier. »

Et alors j'ai su que je devais terminer ce roman que vous tenez entre les mains.

Je n'avais pas d'autre choix, de toute façon.

Au fil des semaines, j'ai reçu de nombreux encouragements et soutiens : Alain Blottière toujours, Christine Montiel, Pascal Carreno et Jean Estivill encore – leur aide a été capitale !

Sans oublier Magali, ma famille et mes amis qui suivaient les péripéties de ce roman avec un grand intérêt.

Ils m'ont permis de ne pas dévier de mon chemin, de persévérer et, au final, avec humilité, de rendre hommage, à travers Celestino Alfonso, à toutes celles et ceux qui ont offert leur vie pour que nous puissions aujourd'hui vivre la nôtre.

C'est la seule ambition d'*Après Nous*.

Bibliographie

- Un franc-tireur juif raconte*,
Abraham Lissner. Chez l'auteur, Paris, 1969.
- L'affiche rouge*, Philippe Ganier-Raymond.
Éditions Marabout, Paris, 1975.
- Le sang de l'étranger. Les immigrés de la M.O.I dans
la Résistance*, Stéphane Courtois, Denis Peschanski,
Adam Rayski. Éditions Fayard, Paris, 1989.
- Testament*, Boris Holban. Éditions Calman-Levy, Paris, 1989.
- Les R.G. sous l'Occupation*,
Frédéric Couderc. Paris, Éditions Orban, 2001.
- Guérilleros en terre de France*, Narcisse Falguera,
Miguel Angel Sanz. Éditions Le Temps des cerises, Paris, 2001.
- Les Républicains espagnols*, José Cubero.
Éditions Cairn, Pau, 2003.
- L'affiche rouge*, Adam Rayski. Mairie de Paris, 2003.
- L'affiche rouge : Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant*.
Hors-série *L'Humanité*, Jean-Emmanuel Ducoin (dir.), 2007.
- Liquider les traîtres : la face cachée du PCF 1941-1943*,
Jean-Marc Berlière, Franck Liaigre.
Éditions Robert Laffont, Paris, 2007.
- L'affiche rouge*, Benoît Rayski. Éditions Denoël, Paris, 2009.
- La répression de la Résistance en France par l
es autorités d'occupation et le régime de Vichy*,
La Lettre de la Fondation de la Résistance, N° 62, Sept. 2010.
- Dans la nuit, la liberté...*, *Résistance*, Bulletin Pédagogique
2010-2011, Musée de la Résistance nationale.
- Le site de référence sur l'Affiche Rouge :
<http://l-afficherouge-manouchian.hautetfort.com>

Table des matières

Préface	11
Chapitre 1	15
Chapitre 2	21
Chapitre 3	25
Chapitre 4	35
Chapitre 5	41
Chapitre 6	45
Chapitre 7	49
Chapitre 8	57
Chapitre 9	61
Chapitre 10	67
Chapitre 11	71
Chapitre 12	73
Chapitre 13	79
Chapitre 14	83
Chapitre 15	89
Chapitre 16	93
Chapitre 17	99
Chapitre 18	103
Chapitre 19	107
Postface	115
Bibliographie	121

————— VIENT DE PARAÎTRE —————

Ouvrage collectif
FRANCO LA MUERTE

Jacques Fath
PENSER L'APRÈS
Essai sur la guerre, la sécurité internationale, la puissance
et la paix dans le nouvel état du monde

José Fort
30 ANS D'HUMANITÉ
Ce que je n'ai pas eu le temps de vous dire

Maxime Vivas
LES COLLINES DE CARACAS

Diego Arrabal
JOUR DE COLÈRE

Claude Mazaureic
AU BORD DU GOUFFRE

Jacques Mondoloni
FLEUR DE RAGE

Le catalogue est disponible sur

www.editions-arcane17.net

ISBN : 978-2-918721-49-9

1^{ère} édition - Achevé d'imprimé sur les presses
de CCI Marseille en mai 2016 - Dépôt légal : mai 2016
Contact : info.arcane17@orange.fr